Illinois U Library

NUMÉRO 148

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

Ce supplément n'est servi que
par abonnement couplé avec
FRANCE-ILLUSTRATION
Le Monde Illustré
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e

Lucien Jules Fernande

Fernande Josyane Juld

Jules Josyane Fernande

1 FERNANDE. — *Et tu sais ce que ça veut* [illegible] *de finir la bouteille ?*
JULES. — *Ça veut dire que tu vas te ma* [illegible] *dans l'année !* (ACTE I.)

2 JOSYANE. — *Qu'est-ce que vous voulez* [illegible] *juste : un gendre suivant vos goûts, ou* [illegible] *mari qui me convienne ?* (ACTE I.)

3 JOSYANE. — *Beau, grand, racé... un sou* [illegible] *d'une blancheur éclatante... toujours* [illegible] *soigné. Je ne lui ai jamais vu deux foi* [illegible] *même cravate...* (ACTE I.)

4 LUCIEN. — *En tout cas, sois sûre d* [illegible] *chose : tout ce que peuvent dire les mau* [illegible] *ses langues, moi, ça m'est égal.* (ACTE

5 Mme RAYMONDI. — *On peut gagner* [illegible] *centimètres avec un faux-ourlet.*
JOSYANE. — *Deux centimètres, évidemm* [illegible] *ça ne fera pas une traîne...* (ACTE II.)

Lucien Josyane Fernande Jules

Josyane Mme Raymondi

LA REINE BLANCHE

Comédie en trois actes
de BARILLET et GREDY

à André DUBOIS
P. B. et J.-P. G.

Cette pièce a été représentée pour la première fois à Paris, le 10 septembre 1953 au Théâtre MICHEL, dans une mise en scène de JEAN MEYER, un décor de JEAN-DENIS MALCLES et avec la distribution suivante :

(par ordre d'entrée en scène)

Mme Alice	*Madeleine SUFFEL*
Fernande	*Claire GERARD*
Jules	*Raymond CORDY*
Hubert	*Jean-Paul BELMON*
Mme Raymondi	*PARISYS*
Lucien	*Christian ASSE*
Mme Lefèvre	*Germaine RISSE*
Huguette	*Claudette EMY*
M. Raymondi	*Jean-Pierre VAGUER*
Josyane	*Jacqueline GAUTHIER*
Un visiteur	*Robert GAUTIER*
Le Chef du protocole	*Robert HOMMET*
Le Ministre	*Michel NASTORG*

★

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1953 by BARILLET et GREDY.

Supplément au N° 408 de « France-Illustration-Le Monde Illustré ».

ACTE PREMIER

La loge de concierge d'un vieil immeuble de l'Ile Saint-Louis, de nos jours. On sent que cette loge est habitée depuis longtemps par le même vieux couple de concierges. Impression de bonheur douillet. Les meubles sont cirés avec soin et, dans la petite cuisine, les casseroles brillent.

A gauche, en biais, la porte vitrée, voilée d'un rideau au crochet, s'ouvre sur le vestibule. A droite, dans une sorte de recoin, la petite cuisine. Dans la cuisine, une porte également vitrée, donne sur la cour de l'immeuble. On aperçoit une glycine, en fleurs au premier acte. Le mur du fond est renflé en demi-cercle par l'escalier qui empiète sur la loge. Au centre, un grand lit de cuivre à deux places. Edredon de satinette et coussins à motif brodé. Quand le lit est fait deux poupées artistiques y sont assises bien en évidence.

Devant le lit, une table ronde couverte d'une toile cirée. Une énorme suspension à gaz convertie à l'électricité la surplombe. Une armoire à glace. Une machine à coudre. Un fauteuil de peluche confortable. Quelques chaises Henri II complètent le mobilier. Près du lit, un paravent dissimule la table de toilette. Sur les murs, photos de mariage, vue de Nice, coquillages-souvenirs, etc... Un casier pour les lettres et tous les objets usuels près de l'entrée. Quelques plantes vertes.

Lorsque le rideau se lève, la scène est vide. La porte vitrée donnant sur la cour est entrebâillée. Soleil. Quelqu'un frappe à la porte donnant sur le vestibule de l'immeuble. Au bout d'un instant, Mme Alice, femme de ménage du type classique, passe la tête.

Mme ALICE. — Vous êtes là, madame Bœuf ?

Elle entre, voit la loge vide, avise sur la table un litre de vin rouge, s'en saisit et boit hâtivement une gorgée au goulot... Elle a à peine le temps de remettre la bouteille en place que survient Mme Bœuf, la concierge, par la porte de la cour.

FERNANDE, *un panier de salade à la main.* — Tiens, madame Alice ! Je ne vous avais pas entendue entrer... Je secouais ma salade dans la cour... Vous n'êtes pas en avance ce matin !

Mme ALICE. — Dites donc, c'est dimanche : ils ont encore de la veine que je me dérange !

Elle s'assied.

FERNANDE. — Vous pouvez, au prix qu'ils vous payent !

Mme ALICE. — Des Américains ! Il ne manquerait plus que ça !...

FERNANDE. — ... Je vous trouve une bonne place, vous n'êtes jamais contente.

Mme ALICE. — Une bonne place ! (*Elle hausse les épaules.*) Jamais tranquille ! Ils prennent tous leurs repas à la maison !

FERNANDE. — Comme ça, au moins, vous êtes nourrie.

Mme ALICE. — Je touche à rien !

FERNANDE. — Pourquoi ?

Mme ALICE. — Parce que je suis Française moi, madame Bœuf, et que j'ai été élevée au bifsteack et aux pommes frites !... pas à la boîte de conserves ! Et puis, comment voulez-vous qu'on se comprenne avec des gens qui ne boivent même pas de vin ?

FERNANDE, *saisie.* — Ils ne boivent pas de vin ? Qu'est-ce que vous me dites là, madame Alice ?

Mme ALICE. — La vérité ! En vingt ans de carrière, c'est la première fois que je vois une chose pareille... et pourtant, j'en ai vu des places !

FERNANDE. — Que voulez-vous ! S'ils faisaient les choses comme nous, eh bien ! ce ne seraient pas des Américains !

Mme ALICE. — Tout ça, c'est des sauvages. On se demande ce qu'ils viennent faire dans l'Ile Saint-Louis !

FERNANDE. — ... Sous-louer des appartements très cher, et je vous assure que la concierge, ils ne l'oublient pas. Pour ma part, je n'ai pas à m'en plaindre de M. et Mme Williamson !

Mme ALICE. — Moi non plus, remarquez bien... mais je ne crois pas que j'arriverai à m'accoutumer. (*Elle se lève en soupirant.*) Allez, ce n'est pas tout ça, faut que j'aille leur faire cuire leur maïs. C'est dur pour une

ne moi habituée à servir dans les grandes ons... Bon dimanche, madame Bœuf.

Elle sort.

RNANDE. — Vous de même, madame Alice. *tée seule :)* Ah la la ! mettez-vous donc en our rendre service aux gens ! Jules, il est ôt midi, lève-toi. (*Pas de réponse. Fer- e renifle.*) Aïe donc, ma tarte ! (*Elle se pite dans la cuisine et ouvre le fourneau.*) ait temps ! Elle a même pris un petit ! Eh bien ! Jules, tu te décides ? (*On d un grognement. Une forme bouge sous edon.*)... Ils vont être fermés chez Nicolas !

LES, *se dressant dans son lit.* — Je pas- par derrière.

Il bâille.

RNANDE. — Dépêche-toi. Il faut aussi que tape le lit, que la loge ait un petit air de ! Dire que je n'ai même pas un bouquet eurs à mettre sur la table !

LES. — Tu nous embêtes à toujours oir faire de la mise en scène ! C'est un nche comme les autres !

RNANDE. — Pas du tout. C'est l'anniver- de ta fille, et un anniversaire, c'est une de famille qui n'arrive qu'une fois par an.

LES. — Ça l'agace, Josyane, elle te l'a dit l'année dernière. Et puis, elle a passé de souffler sur les bougies !

RNANDE. — Des bougies, tu penses comme ais mettre des bougies pour que tout le de puisse les compter... Allez, debout !

Jules se lève. Il est en chemise et en pantalon. Il a gardé ses chaussettes et s'assied au bord du lit pour mettre ses chaussures.

LES. — Un an de plus !

RNANDE. — Qu'est-ce que tu dis, papa ?

LES. — Je dis que notre Josyane a un an lus !

RNANDE. — Eh oui !

LES. — Ce que le temps passe vite !

RNANDE. — Il passe vite quand on est eux !

LES. — Faudrait tout de même que la e, elle songe à se marier.

RNANDE. — Faudrait, oui.

LES. — Admets que je ne suis pas pressé. e mieux la garder le plus longtemps ble.

RNANDE. — Au train où vont les choses, urrais bien la garder toujours !

LES. — Dirait-on pas ! Josyane est encore ... D'ailleurs, elle ne paraît pas son âge.

RNANDE. — Elle l'a bel et bien ! Quand on marié, j'avais dix-huit ans. Elle en est

LES. — Et alors ? Qu'est-ce que ça prouve ? es mariée trop tôt, voilà tout.

RNANDE. — Trop tôt ! Tu as la mémoire e, Jules !... Il était temps que tu te es à me conduire devant M. le Maire !

LES. — J'ai hésité, on dirait ?

FERNANDE. — Tu n'as peut-être pas hésité, mais tu as bien réfléchi !

JULES. — N'empêche que quand tu as donné le jour à ta fille, tu étais M^me^ Bœuf.

FERNANDE. — Tout juste ! De la veille !

JULES. — Est-ce que je pouvais prévoir, moi, qu'elle naîtrait un mois avant terme ?...

FERNANDE. — Enfin, si tu permets, pour ma fille j'aimerais mieux que ça se passe autrement. Elle se mariera à l'église, en robe blanche et sans qu'on ait besoin de se presser... Avec qui, voilà le problème !

Jules a enfilé un uniforme de sergent de ville dont il boutonne la veste en parlant...

JULES. — Je ne me suis pas saigné aux quatre veines pour qu'elle épouse le premier venu ! Elle a son brevet, et sténo-dactylo à la B.N.C.I., ce n'est pas n'importe qui !...

FERNANDE. — Dès qu'elle a eu ses quinze ans, il lui a fallu sa chambre au sixième...

JULES. — Elle avait déjà son goût à elle...

FERNANDE. — Ça, elle s'est bien installée. Avec son cosy-corner, ses petits rideaux, son tapis marocain...

JULES. — Elle est moderne, quoi !... Mais déjà elle s'y plait moins dans son petit nid.

FERNANDE. — C'est normal. Je te dis qu'il faut qu'elle se marie.

JULES. — Il faut, il faut... Quand elle trouvera un garçon qui lui convienne, jolie comme elle est, tu penses bien que ça ne lui sera pas difficile.

FERNANDE. — Si, Jules.

JULES. — Tous les hommes se retournent derrière elle dans la rue !

FERNANDE. — Les hommes qui se retournent sur les femmes dans la rue, comme par hasard, ils sont toujours mariés !

JULES. — Enfin il ne manque pas de petits gars gentils dans l'Ile...

FERNANDE. — Non. Ni même dans Paris ! C'est à croire que ta fille leur fait peur.

JULES. — Forcément, elle est trop bien pour eux.

FERNANDE. — Avoue que c'est inquiétant...

JULES. — Il y en a quand même trois qui ont demandé sa main.

FERNANDE. — Elle les a refusés... Ça a découragé les autres, on dirait.

JULES. — Chut ! A force d'en causer, tu seras responsable que ta fille, elle reste vieille fille.

FERNANDE. — J'en étais sûre, c'est de ma faute ! Moi, je le trouvais bien le petit réparateur de radio qui la fréquentait il y a deux ans...

JULES. — Bah !

FERNANDE. — ... Et le fils du marchand de couleurs ? A la place de Josyane, j'aurais réfléchi à deux fois.

JULES. — Elle vaut mieux que ça !

FERNANDE. — Evidemment, à t'entendre

personne n'est assez bien pour ta fille. Résultat !...

JULES. — Après tout, elle gagne sa vie, elle est indépendante... qui nous dit qu'elle a envie de se marier ?

FERNANDE. — Toi !

JULES. — Je cherche. Il y a quelque chose qui ne va pas. Tu penses, si je la connais, ma Josie... Elle est nerveuse.

FERNANDE. — Parle-lui. Tu es son père.

JULES. — J'ose pas.

Le commis en tablier bleu et manches de chemise frappe à la porte de la cour et entre dans la loge.

HUBERT. — Madame Bœuf, on demande Mme Raymondi au téléphone.

JULES. — Encore !

FERNANDE, *elle crie par la cour.* — Madâaame Raymondiiii !

VOIX DE Mme RAYMONDI, *dans la cour.* — Qu'est-ce qu'il y a ?

FERNANDE. — On vous demande au téléphone... à l'Alimentation générale...

VOIX DE Mme RAYMONDI. — J'arrive !

FERNANDE, *à Hubert.* — C'est un homme, je parie ?

HUBERT. — Oui, un Monsieur. Il n'a pas dit son nom.

FERNANDE, *elle ricane.* — Pardi !... S'il y avait quequ'un de malade, un cas grave, je ne dis pas. Mais déranger le monde comme ça toute la journée pour un oui, pour un non... elle exagère !

HUBERT. — Alors, patron, on va à la pêche aujourd'hui ? On va taquiner le goujon ?

JULES. — Je suis de service au carrefour Réaumur.

FERNANDE. — Et mes fraises, Hubert ? T'as oublié mes fraises pour garnir ma tarte !

HUBERT. — Elles sont de côté... Le dessus du panier, je vous ai choisi. Je vous les rapporte...

Il sort.

FERNANDE. — Ce n'est pas pressé !

JULES, *il bute dans une soucoupe.* — Tiens ! La Mimine qui n'a pas bu son lait...

FERNANDE. — Quoi, qu'est-ce que tu dis ? (*Appelant :*) Sultane... Sultane... (*Elle cherche partout.*) Mon Dieu ! La porte !

JULES. — Ça y est ! Tu l'as laissée filer !

FERNANDE, *à la porte de la cour.* — Sultane !... Sultane !...

JULES. — Oh ! tu peux toujours l'appeler, elle est loin !

FERNANDE. — Chienne de chatte, va !

JULES. — Depuis huit jours qu'elle nous fait la vie, ta chatte, à la tenir enfermée, on va enfin pouvoir dormir tranquilles ! Et Jules attention à la porte ! Et Jules va chasser les matous dans la cour...

FERNANDE. — Dire que je lui avais pris rendez-vous avec l'angora de la rue Boutarel. Son panier était tout préparé... Qu'est-ce qu'elle va encore nous ramener !

JULES. — Des bâtards !

FERNANDE. — Ça me fait quelque chose penser qu'elle court avec n'importe qui ! U si jolie chatte !

JULES. — Si ça lui dit à c'te pauvre bête !

FERNANDE. — Et la race alors ?

JULES. — Bah ! Un chat, c'est toujours b pour attraper des souris...

Entrée de Mme Raymondi par la po vitrée donnant sur le corridor de l'i meuble. Elle est en peignoir, débraill et en mules.

Mme RAYMONDI. — Je m'excuse de travers votre loge, mais n'est-ce pas, dans cette tenu je n'ose vraiment pas sortir dans la rue po gagner l'Alimentation générale...

Elle passe.

JULES. — Faites donc ! Faites donc !

Mme RAYMONDI. — Pardon... Oh la la ! téléphone, quelle invention !... Moi qui ai to mon déjeuner sur le feu... et comme par hasa mon mari n'est pas à prendre avec d pincettes... (*Elle sort en hâte.*) Allons bon, perds une mule...

Elle disparaît.

FERNANDE. — Sa cuisine sur le feu, ça do être du joli ! Ah ! en voilà une qui ne complique pas la vie ! Pauvre M. Raymondi (*On frappe à la porte du vestibule.*)... Encor quelqu'un ! Mais qu'est-ce qu'ils font tous, c gens-là, le dimanche ! Ils ne peuvent pas rest chez eux ! Entrez !

La porte s'ouvre. Paraît Lucien.

FERNANDE. — Tiens, Lucien !

LUCIEN. — Bonjour, madame Bœuf, bonjou patron. Mmmm ! Ça sent bon chez vous !

JULES. — Entre, entre donc mon gars. T vas faire des courants d'air.

FERNANDE. — Alors, te voilà revenu ?

LUCIEN. — Eh oui ! Ça fait du bien d retrouver l'Ile.

JULES. — Depuis le temps qu'on ne t' pas vu !

FERNANDE. — Quand c'est la dernière foi que tu es venu à Paris ?

LUCIEN. — Pour la Noël.

JULES. — Déjà !

LUCIEN. — A Châteauroux, ça compt double !

Ils rient.

JULES. — Tu prendras bien quelque chose

LUCIEN. — Ce n'est pas de refus. (*Jules l sert un verre de vin.*) Merci, monsieur Bœuf. (*Un temps.*)... Josyane n'est pas là ?

FERNANDE. — Le dimanche matin, elle e profite pour faire sa chambre à fond. Mai elle va descendre bientôt.

JULES. — Allez, à la tienne mon gars !

Ils trinquent.

FERNANDE. — Tu as quelque chose en vue mon petit ?

ULES. — Qu'est-ce que tu vas faire ? ntrer en usine ?

UCIEN. — Non. Mon oncle va me prendre c lui dans son garage.

ERNANDE, *marquant un intérêt soudain.* Ah ?... Il a un garage, ton oncle ?

ULES. — Je ne savais pas.

UCIEN. — Si, à Levallois-Perret... deux ges, le sous-sol, et un atelier de réparations.

ULES. — Tu m'en diras tant... Il a bien ssi ton oncle, dis-moi ?

UCIEN. — Pour ça, oui. Et puis ils ont un i pavillon à la campagne. Ils ne se privent rien !

ULES. — Il a bien raison. Son argent, c'est qui l'a gagné.

ERNANDE, *avec un peu trop de détachement.* Et... il a des enfants, ton oncle ?

UCIEN. — Non. Justement il veut me mettre courant de l'affaire pour quand il va se irer.

ULES. — Tu es comme qui dirait le fils de maison alors ?

UCIEN. — Ben... oui, dans un sens.

ULES, *après un coup d'œil à Fernande.* — restes déjeuner avec nous, mon petit cien.

UCIEN. — Je ne veux pas vous déranger.

ERNANDE. — Quand il y en a pour trois, il en a pour quatre.

ULES. — Allez, allez, pas d'histoires.

UCIEN. — Bon, alors je me laisse faire ! rtout que j'apprécie la cuisine de Mme Bœuf.

ERNANDE. — Aujourd'hui tu m'en diras des uvelles. Je vous ai mijoté un de ces dé- ners... Et c'est l'anniversaire de Josyane !

UCIEN. — Oh ! Si j'avais su, je lui aurais heté un petit mouchoir !

ULES. — Donne ton verre, Lucien, il est le !

UCIEN. — Doucement, monsieur Bœuf, ucement...

ERNANDE. — Il a toutes les qualités ! Ce st pas comme toi, hein, Jules !

ULES. — Pour une fois, laisse-toi faire !

Il verse.

ERNANDE. — C'est un grand jour !

ULES. — Tu finis la bouteille.

ERNANDE. — Et tu sais ce que ça veut dire, finir la bouteille ?

ULES. — Ça veut dire que tu vas te marier ns l'année... Sacré Lucien !

UCIEN. — Je ne dis pas non, monsieur euf, je ne dis pas non !

On frappe à la porte vitrée.

Mme LEFÈVRE, *passant la tête.* — On ne vous range pas, madame Bœuf ?

ERNANDE. — Heu... c'est-à-dire, madame èvre, que je suis très en retard.

Mme LEFÈVRE. — Bon. Alors nous n'entrons un instant !

Mme Lefèvre suivie de sa fille Huguette entre dans la loge. Mme Lefèvre est une dame en noir très comme il faut. Elle porte un paquet de pâtissier à la main.

HUGUETTE. — Ne vous occupez pas de nous. Juste un petit bonjour en passant.

JULES. — Ces dames rentrent de la messe ?

Mme LEFÈVRE. — Hé oui ! Nous avons traversé le pont de fer et nous sommes allées à Notre-Dame. Ça nous a fait une petite promenade.

HUGUETTE. — Tous les marronniers du square sont en fleurs ! Ouvre ton manteau, ma petite maman chérie, tu vas prendre un chaud et froid !

Mme LEFÈVRE. — Mais... on ne m'a pas présenté ce jeune homme ?

FERNANDE. — Quoi, vous ne connaissez pas Lucien, madame Lefèvre ?

Mme LEFÈVRE. — De vue, si, il me semble... Vous êtes de l'Ile, monsieur ?

FERNANDE. — Mais oui, voyons, sa maman est couturière, quai de Béthune... Vous savez bien, la maison qui fait le coin... la veuve !

HUGUETTE. — Bonjour, monsieur.

Mme LEFÈVRE. — Ma fille Huguette.

LUCIEN. — Enchanté, mademoiselle.

FERNANDE. — Dites donc, vous savez l'heure, madame Lefèvre ? Vous n'oubliez pas que vous avez matinée aujourd'hui ?

Mme LEFÈVRE. — Nous avons bien le temps. Quand Huguette danse l'après-midi, nous déjeunons très légèrement... Il faut vous dire, monsieur, que ma fille fait partie du corps de ballet du théâtre du Châtelet.

LUCIEN. — Ah ! vous êtes danseuse, mademoiselle ?

HUGUETTE. — Oui, monsieur. Avant de savoir lire et écrire, j'étais déjà sur les pointes !

Mme LEFÈVRE. — Ma fille a débuté petit rat dans « Nina-Rosa »...

LUCIEN. — C'est si gracieux, la danse en tutu !

FERNANDE. — Evidemment, mais artiste, c'est un milieu à part !

Mme LEFÈVRE. — Mon Huguette pense aussi au mariage, madame Bœuf, et je vous assure que dans une maison, elle n'est pas plus empruntée que sur la scène. Elle vous fait une sauce Béchamel aussi bien que le grand écart !

HUGUETTE. — Mais je ne veux pas encore quitter ma petite maman chérie !

Mme LEFÈVRE. — Et que fait-il ce jeune homme, dans la vie ?

LUCIEN. — Je suis mécanicien, madame.

Mme LEFÈVRE. — On dit que c'est un bon métier !

HUGUETTE. — Moi, je ne connais rien à la mécanique.

Mme LEFÈVRE. — Et vous habitez avec votre maman ?

LUCIEN. — C'est-à-dire que je viens de faire un stage à Châteauroux... Pour le moment, oui, madame. Mais je vais bientôt m'établir.

Mme Lefèvre. — Une gentille petite femme pour tenir votre intérieur, voilà ce qu'il vous faudrait !... Mais je suis tranquille, vous ne serez pas en peine pour en trouver une !

Fernande, *la toisant.* — Je ne suis pas de votre avis, madame Lefèvre. Ça ne court pas les rues, les filles comme il faut !

Huguette. — J'ai encore oublié de vous descendre le livre que Josyane m'avait prêté.

Mme Lefèvre. — Ça nous a bien plu.

Huguette. — « La vie amoureuse de la Marquise de Pompadour ». Je raffole de tout ce qui est historique, moi. Au cinéma, c'est la même chose.

Mme Lefèvre. — Elle s'est toujours intéressée, mon Huguette.

Fernande, *vivement.* — C'est comme ma Josyane ! A quatre ans, elle savait déjà son alphabet par cœur. A l'école, toujours la première... et une mémoire !

Jules. — Encore maintenant, au bureau, elle tape à la machine deux fois plus vite que les autres dactylos !

Fernande. — Vous pensez si ça lui attire des jalousies !

Mme Lefèvre. — Ah oui, on peut dire que vous l'avez bien élevée, votre jeune fille. C'est comme pour mon Huguette, j'ai tenu à lui inculquer les bons principes...

Fernande. — Josyane, elle sait tout faire — sauf le grand écart, bien entendu ! — mais elle tricote les points les plus compliqués. Et pour la couture, d'une adresse ! Elle se fait toutes ses robes elle-même...

[Mme Lefèvre. — Pas possible, madame Bœuf ? Je ne lui ai jamais vu un ouvrage à la main !

Fernande. — D'où débarquez-vous, madame Lefèvre ? C'est elle qui raccommode toutes les chaussettes de son père. Montre un peu tes chaussettes, Jules.

Jules. — Oh ! dis, et puis quoi encore ?

Lucien. — On vous croit sur parole, madame Bœuf.

Fernande. — Jules... pour ta fille Josyane ! Vous allez voir, ce n'est pas de la reprise, c'est du stoppage !

Jules a enlevé son soulier en bougeonnant. Il exhibe sa chaussette.

Mme Lefèvre, *se penchant.* — Oh ! Il y a un trou énorme !

Jules, *piteux.* — J'en étais sûr !

Fernande, *furieuse.* — On se demande vraiment ce que tu peux faire, toi, avec tes chaussettes !

Lucien. — Moi je suis pareil, madame Bœuf... je troue !

Mme Lefèvre. — Les chaussettes, nous, nous ne savons pas ce que c'est. Mais pour les bas, Huguette les remmaille comme une professionnelle !

Fernande. — Quant à Josyane pour le ménage, c'est une maladie ! Des dimanches entiers, elle passe à frotter sa chambre...]

Mme Lefèvre. — ... Des nids d'abeille et des incrustations de dentelle... Toute sa lingerie, monsieur Lucien, ses soutien-gorges, ses combinaisons, elle se les brode elle-même !

Huguette. — Maman, je t'en prie, c'est pas des choses à parler devant les messieurs !

Fernande. — Et musicienne... Dis Jules, tu te souviens du concours de Radio-Dimanche, quand Josyane a chanté *L'Eclat de rire de Manon* ?

Mme Lefèvre. — Huguette, elle, boucle naturellement. Ses cheveux sont d'une finesse ! Et vous savez qu'elle se débrouille pas mal en anglais !

Fernande. — ... Jamais au docteur, ma Josyane, tu sais. Solide comme le Pont-Neuf !... Et pas dépensière. Elle a déjà ses petites économies... et tout son trousseau ! Ah ! je vous assure que celui qui aura la chance de l'épouser, il ne fera pas une mauvaise affaire !

Elle s'assied à bout de souffle.

Lucien. — C'est tout-à-fait mon avis, madame Bœuf... encore faut-il qu'elle trouve un garçon qui lui plaise !

Irruption de Mme Raymondi venant de la cour.

Mme Raymondi. — Figurez-vous que c'était encore ma belle-sœur...

Jules. — Le Monsieur au téléphone ?

Mme Raymondi. — Oui, elle a la voix très prise... Il est vrai qu'avec ce changement de saison, on se sent tout chamboulé ! Ah ! ce printemps !... Oh ! mais vous avez un monde fou dans cette loge, madame Bœuf !

Fernande. — Eh oui ! On va, on vient, on s'installe, on fait comme chez soi... vous voyez !

Mme Raymondi. — Messieurs-dames...

Mme Lefèvre, *bas à Huguette.* — Toujours en peignoir, celle-là !

Huguette, *même jeu.* — Et cette façon de fixer les hommes !

Mme Raymondi. — Mais c'est M. Lucien ! Il y a longtemps qu'on ne vous a pas vu dans le quartier, monsieur Lucien !... Vous avez toujours votre pétrolette ?

Lucien. — J'ai même une Vespa maintenant !

Mme Raymondi. — Alors vous allez m'emmener cueillir le coucou en forêt de Rambouillet !

Mme Lefèvre, *bas à Huguette.* — Le coucou ! Quelle éhontée !

Fernande, *sévère.* — La saison du coucou est passée, madame Raymondi. Vous irez l'année prochaine avec votre mari !

Mme Raymondi. — C'est un vieux rabat-joie ! Les bois sont ravissants en ce moment. J'aime la nature, moi ! Et je ne peux tout de même pas y aller toute seule ! puisque M. Lucien me propose si gentiment de me prendre en croupe sur sa Vespa !...

[...] : *les passages entre crochets étaient supprimés à la représentation.*

M. Raymondi surgit dans la loge, côté vestibule.

M. Raymondi. — Eh bien ! Germaine, est-ce ue tu te f... du monde ?

Mme Raymondi. — Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a core ?

M. Raymondi. — Le déjeuner, c'est pour main ? J'ai faim, moi !

Mme Raymondi. — Il a faim ! Et c'est comme trois fois par jour !

M. Raymondi. — Et d'abord qui t'a téléoné ?

Mme Raymondi. — Quelqu'un.

M. Raymondi. — Le nom ! J'exige le nom !

Mme Raymondi. — Pauvre type, va !

M. Raymondi. — Ne me pousse pas à bout, ermaine !

Fernande. — Allons, allons, monsieur Raymondi !

M. Raymondi. — D'abord vous, mêlez-vous ce qui vous regarde !

Mme Raymondi. — Et si je te disais que c'est on amant, hein ? Si je te disais que c'est on amant ?

Jules. — Allez vous disputer dehors, non ais sans blague !

Mme Raymondi. — Eh bien oui, c'est mon nant ! Là, tu es content ?

M. Raymondi, *saisissant un couteau à gigot.* Répète voir !

Fernande. — Ah ! le couteau à gigot !

Jules. — Pas de ça, monsieur Raymondi !

Mme Raymondi, *comme une crécelle.* — Mon nant mon amant mon amant mon amant on amant !

Mme Lefèvre. — Au secours !

Huguette. — Séparez-les !

Fernande. — Voyons, monsieur Raymondi, tre femme vous taquine ! C'est sa belle-sœur ui a téléphoné !

Jules. — Je m'en vais vous f... au bloc, oi. Ça ne va pas être long ! Non mais sans ague, venir faire des scandales chez les ns !

Il les pousse dehors.

M. Raymondi, *à Lucien.* — Et vous, que je us y prenne encore à tourner autour de ma mme !

Lucien. — Oh !... Eh bien ! elle est raide lle-là par exemple ! Qu'est-ce que j'ai fait ? 'est-ce que j'ai dit ?

Jules. — Remontez chez vous et fermez vos nêtres si vous voulez continuer !

Mme Raymondi, *sortant.* — Excusez-moi, onsieur Bœuf. Cet être est impossible ! (*A n mari :*) Et pourquoi est-ce que je me iverais d'un amant, hein ? Tu t'es regardé ec ta g... de chef de rayon ?

M. Raymondi. — Tu vas la boucler, oui ? vas la boucler ? Attends un peu qu'on it là-haut !

Ils disparaissent.

Mme Lefèvre. — Quel monde !

Huguette. — Et quand ça les prend au milieu de la nuit, c'est gai pour les voisins qui dorment !

Lucien. — Non mais vous avez vu comme il m'a pris à partie ?

Huguette. — Après toutes ces émotions, ma petite maman chérie, je crois qu'il serait temps de regagner notre cinquième.

Mme Lefèvre. — Mes tartelettes ont coulé à travers le papier. Allons vite déjeuner.

Jules. — Bon appétit, mesdames.

Huguette. — Merci et bon dimanche.

Fernande. — Vous de même.

Huguette. — Si j'avais à choisir par cette belle journée, moi aussi j'aimerais mieux aller me promener dans les bois... Au revoir, monsieur Lucien. A bientôt j'espère !

Lucien. — J'irai vous applaudir un de ces jours au Châtelet.

Mme Lefèvre. — Prévenez-nous. On vous donnera des taxes. Et maintenant, dépêchons-nous. Vous parlez d'une histoire si on manquait le lever du rideau ! (*Elle disparaît pour reparaître aussitôt.*) Madame Bœuf. je vous signale que Mme Loiseau a encore laissé sa voiture d'enfant dans l'entrée !

Elle sort, à la suite de sa fille qui a déjà disparu.

Lucien. — Vous l'avez déjà vue danser, vous, Mlle Huguette ?

Fernande. — Oui, mais sur la scène, avec toutes les autres, on ne la reconnaît guère... Pourquoi, les danseuses, ça t'intéresse ?

Lucien. — Oh ! comme ça...

Fernande. — Pour en revenir à Josyane, c'est fou ce qu'elle va être contente de te revoir, mon petit Lucien !

Lucien. — Vous croyez ?

Fernande. — Tiens, pas plus tard que la semaine dernière, elle m'a dit comme ça... Tu ne sais pas ce qu'elle m'a dit ? Elle m'a dit : « Il y a longtemps qu'on n'a pas vu Lucien... » Oui, elle me l'a dit. Textuel !

Lucien. — C'est gentil...

Jules. — Forcément, vous deux Josyane, ça ne date pas d'hier. Quand je pense qu'on t'a connu, tu portais encore des culottes courtes !

Lucien. — ... Alors vraiment Josyane parlait de moi ?

Fernande. — Tout le temps ! Lucien par ci, Lucien par là ! Même que, sans vouloir te vexer, on en avait par dessus la tête de Lucien !... Elle voulait te tricoter un pull !

Lucien, *attendri.* — Un pull !

Fernande. — Elle est si rêveuse, si sentimentale... Tu sais comme sont les jeunes filles...

Lucien, *remué.* — Ma petite Josyane...

Fernande. — Tiens ! Je parie que c'est elle qui descend... Ah ! ça va lui faire un coup de se retrouver brusquement en face de toi sans s'y attendre !

Lucien se lève, ému. Fernande va ouvrir la porte du vestibule. Entre Josyane.

JOSYANE. — Bonjour, maman, bonjour papa... Tiens Lucien !... Je me suis lavé les cheveux ce matin, ils n'en finissaient pas de sécher... On déjeune ?

FERNANDE. — C'est tout ce que tu dis à Lucien ? (*A Lucien :*) Elle est bouleversée mais elle ne veut pas le montrer.

LUCIEN. — Bon anniversaire, Josyane.

JOSYANE. — Merci, Lucien. Ça me fait plaisir de te voir... Alors on déjeune ou on ne déjeune pas ? Moi qui avais peur d'être en retard !!

JULES. — Faudrait d'abord mettre le couvert. Si ce n'est pas trop te demander que d'aider un peu ta mère ?...

JOSYANE. — Oh la la ! quelle histoire pour trois assiettes... Il n'y a pas de courrier pour moi ?

FERNANDE. — Un dimanche ?

JOSYANE. — C'est vrai, nous sommes dimanche, j'avais complètement oublié... La glycine, vous avez vu la glycine ?

JULES. — Qu'est-ce qu'elle a, la glycine ?

FERNANDE. — Elle est aussi vieille que la maison !

JOSYANE, *accoudée à la porte de la cour.* — Elle est d'un mauve !... Et elle sent bon !...

Silence surpris.

FERNANDE. — Eh bien ! Jules, qu'est-ce que tu attends ? Et le mousseux ?

JULES. — Nom d'une pipe !

FERNANDE. — On peut compter sur toi, oui !

JULES. — J'y cours !

Il sort par la porte d'entrée.

FERNANDE. — Il serait temps !... Et le commis qui ne m'apporte pas les fraises pour garnir ma tarte. Il oublie tout, ce gamin !... Installe-toi, Lucien. Je reviens tout de suite. *(A Josyane, au passage, en a-parte :)* Tu as fini de rêvasser ?

JOSYANE. — Qui ? Moi ?

FERNANDE. — Oui, toi, petite malheureuse ! Au lieu de t'occuper de ton fiancé !

JOSYANE. — Mon fiancé ?

FERNANDE. — Lucien, voyons ! Allons, secoue-toi. Tu dors encore. Tu es malade ?

JOSYANE. — Lucien n'est pas mon fiancé...

FERNANDE. — Non, mais arrange-toi pour qu'il le soit quand je reviendrai dans cinq minutes, sinon tu auras affaire à moi !

Elle sort par la cour. Josyane et Lucien restent seuls. Un silence.

JOSYANE. — Bon. Eh bien ! je vais mettre le couvert...

LUCIEN. — Où sont les assiettes ?

JOSYANE. — Laisse, laisse, Lucien. (*Elle déplie la nappe et met le couvert. Un silence.*) Alors, Lucien ?

LUCIEN. — Ben, tu vois. Ça ne va pas trop mal.

JOSYANE. — Tu as très bonne mine.

LUCIEN. — Forcément, à la cambrousse, le grand air...

JOSYANE. — Tu ne t'ennuyais pas tr là-bas ?

LUCIEN. — Je n'avais pas le temps. C'est q j'en ai mis un coup. La mécanique maintena je peux y aller. Je te démonte un moteur piè par pièce, et je te le remonte en moins deux.

JOSYANE. — Tu as toujours été très hab de tes mains.

LUCIEN. — Si je voulais, je pourrais rentr comme spécialiste dans une grosse boîte.

JOSYANE. — Je n'en doute pas, tu es tr capable... Et le dimanche, qu'est-ce que faisais ?

LUCIEN. — Il y avait le stade. Ailier dro j'étais. Mon vieux, qu'est-ce qu'on leur a m à ceux d'Issoudun ! J'aurais voulu que voies ça !

JOSYANE. — Oh ! tu sais, le football, mo

LUCIEN. — Tu n'aimes pas le foot, Josyane

JOSYANE. — Ma foi, non. Aux actualités, ferme les yeux tellement ça m'agace.

LUCIEN. — C'est parce que tu ne conna pas les règles du jeu. Pour t'y intéresse comme en toutes choses, il faut savoir. Tien dimanche prochain, je t'emmène à la re contre France-Belgique. Je t'expliquerai...

JOSYANE. — Merci, non, vraiment.

LUCIEN. — Tu verras. Après, tu ne voudr plus manquer un match.

JOSYANE. — N'insiste pas, Lucien. Le foo ball, je trouve ça bête.

LUCIEN. — Bête, le foot !

JOSYANE. — Oui, bête. Donner des coups pied dans un ballon, je regrette, mais je n trouve pas que ce soit un passe-temp particulièrement intelligent — ni pour ceu qui le font, ni pour ceux qui regardent.

LUCIEN. — Enfin, Josyane, c'est du sport.

JOSYANE. — Possible, je ne discute pas. D goûts et des couleurs...

LUCIEN. — Je ne sais pas pourquoi, je su là à te parler foot. Il y a plus importan Qu'est-ce que tu es devenue, toi, pendant to ce temps ?

JOSYANE. — Tu vois.

LUCIEN. — Le bureau, tu es toujou contente ?

JOSYANE. — Contente ? (*Elle hausse l épaules.*) Soi-disant qu'ils font aménager l nouveaux locaux. Il y a six mois que ce dure et qu'on est tassées les unes sur les autr au dernier étage.

LUCIEN. — Tu t'entends bien avec t collègues ?

JOSYANE. — Pour ce que j'en fais, moi, sais ! Bonjour. Bonsoir. Elles sont toujours à m'examiner par en dessous. Tiens, lun cela ne va pas être fini quand elles verro que je me suis lavé les cheveux !

LUCIEN. — Et Monelle ?

JOSYANE. — Monelle ?

LUCIEN. — Ta meilleure amie.

JOSYANE. — Je ne lui adresse plus parole.

UCIEN. — Vous êtes fâchées ?
OSYANE. — Non.
UCIEN. — Vous ne pouviez pas vous passer
e de l'autre.
OSYANE. — C'est elle qui était tout le
ps derrière moi à me coller. Depuis qu'elle
mariée, alors, qu'est-ce qu'elle s'en croit !
UCIEN. — Ah ? Elle s'est mariée ?
OSYANE. — Oui. Oh !... Avec un prépa-
eur en pharmacie qui a une tête de moins
elle.
UCIEN. — Une tête de plus ou de moins...
s sont heureux, c'est le principal.
OSYANE. — Ce que je t'en dis... C'est toi qui
s parlé de Monelle.
UCIEN. — ... Tu as pensé un peu à moi
lquefois, Josyane ?
OSYANE. — Bien sûr, Lucien.
UCIEN. — Parce que, moi, j'ai beaucoup
sé à toi...
OSYANE. — Vraiment ?
UCIEN. — Je ne me souvenais pas que tu
is aussi jolie et pourtant j'avais ta photo
s mon portefeuille et je la regardais
vent...
OSYANE. — Je t'avais dit de la déchirer !
st quand je portais encore ma frange. Elle
moche comme tout !
UCIEN. — ... Josyane !
OSYANE. — Oui, Lucien ?
UCIEN. — ... Si on se mariait tous les deux.
vais avoir une bonne situation. Tu pourrais
rêter de travailler. Quoique au début,
demment, cela aiderait. Je te rendrais
reuse, va. Petit à petit, on se meublerait.
mon oncle, il y aurait peut-être moyen de
uver une bagnole d'occasion. Le dimanche,
partirait en balade. On pourrait même
eter une tente et faire du camping l'été.
samedi, on irait danser. C'est vrai, qu'une
s mariés, il n'y aura plus beaucoup de
sons. Et puis, on ne se pressera pas, hein,
voir de la famille. Tant qu'à faire, qu'on en
fite d'être un peu seuls tous les deux...
OIX DE Mme RAYMONDI, *dans la cour.* — Au
ours ! A l'assassin !
OIX DE M. RAYMONDI. — Fais ta prière,
maine ! Cette fois, c'est pour de bon !
OIX DE Mme RAYMONDI. — Non ! Non !...
ça !

Bruit de vaisselle et hurlements.

OSYANE, *à Lucien.* — Ce n'est rien. C'est
Raymondi qui ont fini de déjeuner !
UCIEN. — Alors, Josyane, qu'est-ce que tu
dis ?
OSYANE. — De quoi donc, Lucien ?... Ah
!... eh bien... eh bien... je dis non, Lucien.
UCIEN. — Comment, non ?
OSYANE. — Non.
UCIEN. — Tu... tu ne veux pas ?
OSYANE. — Non !
UCIEN. — Ça alors !
OSYANE. — Ecoute mon petit Lucien, je
me bien mais...

LUCIEN. — Ne te fatigue pas. Moi, c'est inutile qu'on me dise les choses deux fois. Seulement, je ne sais plus très bien où j'en suis !

JOSYANE. — Que veux-tu, l'amour ça ne se commande pas.

LUCIEN. — Je les retiens, tes parents !

JOSYANE. — Ils ont cru bien faire. Ils t'aiment beaucoup, tu sais.

LUCIEN. — Evidemment, ça ne suffit pas. Dans un sens, il vaut mieux s'en apercevoir avant qu'il ne soit trop tard.

JOSYANE. — N'est-ce pas ?

LUCIEN. — ... Seulement, ça a été un peu brusque. De loin, je m'étais imaginé des choses... Merci pour ta franchise, Josyane.

JOSYANE. — Tu t'en vas ?

LUCIEN. — Excuse-moi auprès de tes parents, mais je n'ai plus très faim.

JOSYANE. — Comme tu voudras. D'ailleurs, j'ai un rendez-vous tout de suite après le déjeuner.

LUCIEN. — Ah ?... Je comprends... Adieu Josyane. Bonne chance.

JOSYANE. — A bientôt, Lucien. Ne m'en veux pas.

Il sort très vite. Josyane, restée seule, finit de mettre le couvert. Entre Fernande, venant de la cour, portant un petit panier de fraises à la main.

FERNANDE. — ... Où il est, Lucien ?

JOSYANE. — Parti.

FERNANDE. — Où ça, parti ?

JOSYANE. — Est-ce que je sais, moi !

FERNANDE. — Pas parti-parti ? Il va revenir pour le déjeuner.

JOSYANE. — Non. Il m'a chargée de l'excuser auprès de toi.

FERNANDE. — Qu'est-ce qui s'est passé hein ? Qu'est-ce qui s'est passé encore ?

JOSYANE. — Oh ! Maman, je t'en prie, j'ai la migraine...

FERNANDE. — Dis donc, ma petite fille, tu ne vas pas prendre tes grands airs avec moi. J'ai de la patience mais il ne faudrait tout de même pas exagérer.

Jules apparaît, sa bouteille de mousseux à la main.

JULES. — Je viens de voir passer Lucien avec sa Vespa. Il m'a bousculé comme s'il ne me reconnaissait pas...

FERNANDE. — Si tu veux des explications, demandes-en à ta fille !

JULES. — Josyane, qu'est-ce que t'as encore dit à ce garçon ?

FERNANDE. — Elle l'aura manqué comme les autres.

JULES. — Il serait temps, vraiment, que tu mettes un peu d'eau dans ton vin.

JOSYANE. — Ça te va bien de me dire ça, papa.

FERNANDE. — Insolente ! Traite ton père d'ivrogne !

JOSYANE. — Oh ! la barbe !

JULES. — Tu veux que je te calotte ?

FERNANDE. — Jules, ne t'emporte pas ! Tout ça, c'est de ta faute. Si tu ne l'avais pas pourrie, gâtée, elle ne nous répondrait pas sur ce ton !

JULES. — Mais il n'est pas trop tard pour la mater !

FERNANDE. — Quoi, il n'était pas gentil ce garçon ?

JOSYANE. — Si. Très.

FERNANDE. — Tu en chercheras des comme lui.

JOSYANE. — Je n'en cherche pas, justement.

FERNANDE. — Dirait-on pas qu'elle a l'embarras du choix !

JULES. — Je la voyais déjà casée, moi !

FERNANDE. — De quoi on a l'air, dans l'Ile, avec cette grande bringue sur les bras...

JULES. — Et mes collègues qui sont toujours à me demander : « Quand c'est qu'elle se marie votre fille ? »

FERNANDE. — Même Monelle qui a réussi à en décrocher un !

JOSYANE. — Lucien vient de me demander de l'épouser.

FERNANDE. — Eh bien, alors ?

JULES. — Tu ne pouvais pas le dire plus tôt ?

FERNANDE. — Il est parti chercher la bague ?

JOSYANE. — Non, maman. Je l'ai refusé.

FERNANDE. — Je sens que c'est fini, je ne serai jamais grand'mère !

Elle se laisse tomber sur une chaise, accablée.

JULES. — J'espère que tu n'auras pas à le regretter, ma petite Josyane. Quant à moi, je ne pouvais pas souhaiter mieux pour toi que Lucien.

JOSYANE. — Qu'est-ce que vous voulez au juste : un gendre suivant vos goûts, ou un mari qui me convienne ?

JULES. — Est-ce que ce n'est pas la même chose ? Est-ce que nous cherchons autre chose que ton bonheur ?

JOSYANE. — N'ayez donc pas de regrets. Lucien ne pouvait pas faire mon bonheur.

FERNANDE. — Qu'est-ce que tu en sais d'abord ?

JULES. — Laisse-la parler, maman.

JOSYANE. — Je ne veux pas être la femme d'un mécanicien. Je ne veux pas de la petite vie qu'il m'offre : des jours pareils les uns aux autres, les enfants, la cuisine, la radio, les dimanches... et jamais rien à se dire. Toute la vie l'un en face de l'autre et jamais rien à se dire.

FERNANDE. — Qu'est-ce qu'elle raconte? C'est tous ces livres qu'elle a lus qui lui ont tourné la tête.

JULES. — Dirait-on pas que Lucien n'a pas de conversation ! Il était là un bon quart d'heure avant toi et je t'assure qu'il nous en a raconté ! Oh ! évidemment, c'est un garçon simple. Il ne fait pas d'embarras. Seuler pour ce qui sera de nourrir sa femme et d un bon père de famille, je suis tranquille.

JOSYANE. — A quoi bon discuter ? Vou me comprenez pas.

FERNANDE. — Mademoiselle a des idée grandeur ! Qu'est-ce que tu es ? Une fill concierge, ni plus ni moins.

JULES. — C'est très bien d'avoir de l bition et Dieu sait que ta mère et moi on t'as pas payé de l'instruction pour qu épouses un garçon moins bien que toi...

FERNANDE. — Mais à faire la difficile, tu rester pour compte.

JULES. — Oh ! Je sais bien, les jeunes f ça ne voit pas la vie de la même couleur les parents. Ça rêve qu'elles vont rencon le prince charmant dans le métro... Enfi métro, tu le prends quatre fois par jou tu as coiffé Sainte-Catherine depuis un bout de temps !

FERNANDE. — Moi aussi, j'étais comme et tu vois, j'ai épousé ton père !

JULES. — Ouvre les yeux. Regarde au de toi. Les hommes, ce n'est ni très beau très fin, ils ont besoin des femmes comme femmes ont besoin d'eux. C'est tout simple

FERNANDE. — Evidemment, ce n'est pas cinéma !

JULES. — Crois-moi, Josyane, si tu en contres un comme ça, qui a un métier et veut t'épouser, prends-le, avec ses bon grosses pattes, parce que celui que tu atte il n'existe pas.

JOSYANE. — Si, il existe... et je l'ai rencon

Un temps.

FERNANDE. — Hein ! ! ?

JULES. — Qu'est-ce que tu dis ?

JOSYANE. — Je dis que je suis fiancée, v tout.

JULES. — Josyane... tu te moques de nou

JOSYANE. — Mais non ! En quoi cela e extraordinaire .

FERNANDE, *joignant les mains.* — Fiancé

JULES, *ulcéré.* — A la bonne heure ! tu confiance à tes parents. Tu les tiens au cour de tes fréquentations. Tu leur demandes avis. Bref, tu les récompenses de tout ce qu ont fait pour toi.

JOSYANE. — Si vous m'en aviez laissé temps, c'est la première chose que je v aurais annoncée tout à l'heure en descend

FERNANDE. — Tu as fait sa connaissa hier soir, peut-être ?

JOSYANE. — Ecoute, maman, tu me fais scènes parce que je ne me marie pas, tu fais des scènes parce que je me marie...

JULES. — Enfin, j'espère que tu nous au tout de même envoyé un faire-part !

JOSYANE. — Papa, ne prends pas cet sévère. Je suis si heureuse.

JULES. — Tant mieux, ma petite fille, mieux... Et depuis quand connais-tu ce je

nme... parce que je suppose que c'est un
u jeune homme ?
OSYANE. — Un mois.
ERNANDE. — Ça, comme dissimulée...
OSYANE. — Nous avons le même âge. Enfin,
squе... il a deux ans de moins que moi.
ULES. — J'aurais préféré le contraire.
ERNANDE. — Où vous êtes-vous rencontrés ?
OSYANE. — En faisant la queue, à l'Opéra-
mique, pour « Cavalleria Rusticana ». Il
e la grande musique, comme moi. C'est
ce que nous nous sommes découvert
nme points communs !
ULES. — Et qu'est-ce qu'il fait dans la vie,
garçon ?
OSYANE. — Une licence en droit. C'est un
ellectuel.
ULES. — Un fils de famille, alors ?
OSYANE. — Oui, un fils de très bonne
ille.
ERNANDE. — Parce que c'est très joli,
diant... mais il faut manger.
OSYANE. — Nous nous débrouillerons bien.
ULES. — Tu as vu tes futurs beaux-parents ?
OSYANE. — Non, pas encore... D'ailleurs ils
abitent pas Paris.
ULES. — Tu as l'intention de nous le faire
nnaître ?
OSYANE. — Evidemment, papa... dès que
ccasion se présentera.
ULES. — Ah ! je vois... tu as honte de nous.
OSYANE. — Oh ! comment peux-tu dire une
ose pareille ?
ULES. — Si, si, nous le sentons bien, ta
ère et moi. Sinon, comment expliquerais-tu
us ces mystères ? Tu épouses un monsieur,
tu ne tiens pas à lui montrer des parents
i sont concierges. C'est humain.
OSYANE. — Au contraire ! Si je suis devenue
que je suis devenue, c'est grâce à vous, et je
is doublement fière de vous.
ERNANDE. — Ma petite fille !
OSYANE. — A vrai dire, c'est plutôt votre
action à vous qui m'inquiète.
ULES. — Comme si tu ne savais pas que
nous mènes par le bout du nez !
OSYANE. — J'ai tellement envie qu'il vous
aise.
ERNANDE. — Puisqu'il t'a plu, il nous plaira.
OSYANE. — Ce n'est pas sûr... Il pourrait
us surprendre, à première vue.
ULES. — On n'est pas plus difficile que toi !
ERNANDE. — Comment est-il ?
OSYANE. — Beau, grand, racé... un sourire
une blancheur éclatante... Toujours très
igné. Je ne lui ai pas vu deux fois la même
avate...
ERNANDE. — La cravate, c'est tout le chic
l'homme !
ULES. — Mais ce n'est pas le plus important.
OSYANE. — Il parle peu mais sa voix est
ave et d'une douceur... Son regard est un
u triste et si bon ! Il est cultivé, raffiné,
nsible... Il a toutes les qualités.
ERNANDE. — Il est brun ou blond ?

JOSYANE. — Justement... il est brun. Il est très brun.

FERNANDE. — Ah ! je vois... le type espagnol!

JOSYANE. — Non... pas exactement. Il est vraiment très brun.

JULES. — A ce point-là ?

JOSYANE. — Il est même difficile de faire plus brun.

FERNANDE. — Ses cheveux et sa barbe sont noirs, quoi...?

JOSYANE. — Sa peau aussi.

JULES. — Sa peau ?

JOSYANE. — Oui, sa peau.

FERNANDE. — Il a la peau noire ?

JOSYANE. — Eh bien, quoi ? Qu'est-ce que ça a d'extraordinaire ?

Mme Alice fait irruption dans la loge.

Mme ALICE, *volubile.* — Ça y est ! Je n'en pouvais plus, j'étais trop malheureuse, je leur ai donné mes huit jours. Vous voulez savoir pourquoi ? Eh bien ! je vais vous le dire ! Quand je suis arrivée, le monsieur américain était couché tout nu au milieu du salon devant une grosse lampe et la dame américaine était en train de manger une boîte de sardines en buvant du chocolat. Parfaitement! Non, non, vous ne me ferez jamais croire que ce sont des gens civilisés ! Remarquez que je leur ai donné mes huit jours, mais c'est comme si je ne leur avais rien donné du tout puisqu'ils ne m'ont pas comprise ! Dites-moi quelque chose, monsieur Bœuf, n'importe quoi, ce que vous voudrez, mais en français, ça me fera du bien !

JULES, *d'une voix sourde.* — F...z-moi le camp !

Mme ALICE. — Oh ! ça par exemple, on n'a pas besoin de me le répéter deux fois !

Elle sort très digne, en claquant la porte. Un temps.

JULES, *se refusant à comprendre.* — C'est... ce n'est pas un nègre ?

JOSYANE. — Pas ce mot-là, papa. Je te défends !

JULES, *éclatant.* — Enfin, c'est un nègre ou ce n'est pas un nègre ?

FERNANDE. — Mon Dieu, mon Dieu ! Qu'est-ce qui nous arrive ?

JOSYANE. — Oui, là ! Mon fiancé est de la plus pure race africaine. Je n'ai jamais eu l'intention de vous le cacher.

JULES. — Tu oses me le dire en face ?

FERNANDE. — Josyane, ma petite Josyane, tu deviens folle !

JULES. — Jamais, tu m'entends, jamais ! Je te tuerai plutôt.

FERNANDE. — Ne crie pas, Jules.

JULES. — Je vais me gêner !... Avoir vécu dans l'honneur et la dignité, être estimé de ses chefs et de ses locataires, pour que votre fille unique aille épouser un nègre... Quelle honte !

JOSYANE. — Je m'attendais à tout cela. Vos cris et vos reproches ne serviront à rien.

Quoi que vous fassiez, ma décision est inébranlable : j'épouserai Zofar.

FERNANDE. — Comment tu dis ?

JOSYANE. — Zofar. C'est son nom. Ombilé Zofar.

JULES, *avec un ricanement douloureux.* — Mme Zofar ! Ça fera bien dans l'Ile ! Ah ! tiens, si je m'écoutais...

FERNANDE, *arrêtant son geste de menace.* — Non, Jules. Ce n'est pas comme ça que tu arriveras à rien.

JULES. — J'en crèverai.

JOSYANE. — Je me fiche des préjugés. Zofar vaut mieux que tous les garçons que j'ai rencontrés et auxquels vous auriez été fiers de me marier. Seulement sa peau n'est pas de la même couleur que la mienne. Voilà tout !

FERNANDE. — Regarde un peu autour de toi, tes amies, est-ce qu'elles épousent des nègres ? Mais toi, tu n'as jamais pu faire comme tout le monde.

JOSYANE. — Faire comme tout le monde, c'est votre ambition, votre seule règle. Je ne suis peut-être pas non plus comme tout le monde.

FERNANDE. — Il faut toujours que Mademoiselle cherche à se rendre intéressante !

JOSYANE. — C'est vous qui en faites un cas particulier. Pour moi, Zofar est un homme pareil aux autres. Et l'égalité, papa, elle n'existe donc pas pour toi ? La loi que tu fais respecter proclame que tous les hommes sont égaux.

JULES. — Ils sont peut-être tous égaux, mais ils ne sont pas tous de la même couleur. Admets que, moi, je ne leur veux pas de mal. Mais si le bon Dieu a pris la peine de faire des hommes blancs et des hommes noirs, il doit bien y avoir une raison.

JOSYANE. — Laquelle ?

FERNANDE. — Sans doute pour que les blancs restent avec les blancs et les noirs avec les noirs.

JOSYANE. — Il n'y a pas de blancs et il n'y a pas de noirs. Quand les hommes apparurent sur la terre, ils se ressemblaient tous. Mais à ceux qui vivaient dans les pays chauds, la nature donna une peau pigmentée et des cheveux crépus pour les protéger du soleil. Voilà tout. La preuve, l'année dernière, quand on est parti en vacances aux Sables-d'Olonne et que tu t'es exposé trop longtemps au soleil, ça n'a pas été long : ta peau a changé de couleur.

JULES. — Elle est devenue rouge. Ça ne veut pas dire que je suis devenu un Peau-rouge.

JOSYANE. — Fais de l'esprit quand mon bonheur est en jeu...

JULES. — Ecoute, ma petite fille. Je t'assure que je n'ai pas le cœur à plaisanter. Tu sais que tu représentes tout pour ta mère et pour moi. Tu es notre raison de vivre. Tu nous dis que tu es amoureuse de ce garçon. Tu peux le trouver bien de sa personne et intelligent et distingué et tout. Je comprends, j'essaie de comprendre, mais je te di Josyane, ma fille, même si tu crois que c' le bonheur, il faut que tu renonces à bonheur-là.

JOSYANE. — Pourquoi renoncerais-je bonheur quel qu'il soit ?

JULES. — Que tu le veuilles ou non, tu différente de lui.

JOYANE. — Je ne me suis jamais sentie proche de personne.

JULES. — Il est peut-être poli, comme en surface, mais dans le fond, c'est sauvage. Et ce le sera toujours.

JOSYANE. — Tu ne le connais pas !

FERNANDE. — Ton père a raison. Rappell toi la nièce du facteur, celle qui a épousé Belge avec une si belle voiture ! Elle éta partie toute glorieuse. Elle n'a pas été long à revenir... Alors tu penses, si ça ne colle p avec un Belge, qu'est-ce que ce sera avec Nègre ! Et tiens, rien que tout à l'heur Mme Alice, tu l'as entendue... ?

JOSYANE. — Zofar est d'éducation et formation françaises. Nous parlons la mêm langue.

JULES. — Il y a quelque chose de plus fo et de plus vrai que toutes tes bonnes raison c'est que je sens, tu m'entends bien Josyan je sens qu'il y aurait quelque chose de m dans une telle union.

JOSYANE. — Cela ne peut être mal d'aimer Je n'ai pas demandé à l'aimer. Je ne peu m'empêcher de l'aimer.

JULES. — Le mariage, ce n'est pas un quement de la poésie et des jolis sentiment A la seule idée que ce Nègre — quoi, il fau bien appeler les gens par leur nom ! — à l seule idée qu'il puisse s'approcher de toi, t toucher, eh bien ! je me révolte.

JOSYANE. — Il est un homme, moi un femme...

JULES. — Tais-toi.

JOSYANE. — Je lui ai donné ma parole.

JULES. — Tu la reprendras !

JOSYANE. — Qu'est-ce que tu t'imagines papa ? Que je vais renoncer à l'homme d ma vie pour te faire plaisir ?

FERNANDE. — Fille dénaturée, va !

JULES. — Alors va-t'en. Va-t'en tout de suite

FERNANDE. — Oh non ! Jules.

JOSYANE. — Très bien. Je vais le rejoindre Je n'attendais que cela d'ailleurs.

JULES. — Une dernière fois, Josyane réfléchis bien. Si tu revois ce garçon, inutil de remettre les pieds ici. Tu n'es plus rie pour nous.

JOSYANE, *après un regard vers sa mère don les yeux se détournent, et une minute d'hési tation.* — Adieu !

Elle sort très vite.

FERNANDE. — Josyane !...

JULES. — Laisse-la. C'est une ingrate, un vicieuse, une dégoûtante.

FERNANDE. — C'est ta fille, quand même.

JULES. — Tu vas la boucler, oui ?... Alors le déjeuner ? Il est prêt, mon déjeuner ?

FERNANDE. — Tu as faim, toi ?

JULES. — C'est l'heure de déjeuner. J'ai mon service.

FERNANDE. — Tout de suite, Jules. (*Elle va dans la petite cuisine. Elle voit la tarte.*) Je m'i avais fait une belle tarte pour son anniversaire...

JULES. — Je la mangerai.

FERNANDE. — J'ai le cœur gros, Jules.

JULES. — Pas moi. Je n'ai plus de cœur.

FERNANDE. — Tais-toi ! La voilà qui revient !

Quelqu'un entr'ouvre la porte.

UNE VOIX D'HOMME. — Le dentiste, quel étage ?

FERNANDE, *hébétée.* — Le dentiste... Quel dentiste ?

LA VOIX D'HOMME. — Il y a bien un dentiste dans cette maison ?

FERNANDE. — Oui... mais à cette heure-ci... et un dimanche...

LA VOIX D'HOMME. — Je n'ai pas choisi mon jour pour avoir une rage de dents ! Pour la seconde fois, madame, je vous demande : le dentiste, quel étage ?

JULES. — Il y a une plaque à l'entrée qui crève les yeux : « Docteur Lalou, chirurgien-dentiste, premier étage, droite » avec une flèche. Vous ne savez pas lire, non ?

LA VOIX D'HOMME. — On est aimable dans cette maison ! Je n'ai pas vu... ça arrive !

JULES. — Alors ce n'est pas au dentiste qu'il faut aller, c'est chez le marchand de lunettes !

LA VOIX D'HOMME. — Et à quoi elle sert la concierge, je vous prie ?

FERNANDE. — A quoi elle sert ? A quoi elle sert ?... A vous dire d'essuyer vos pieds, espèce de malpoli !

Elle lui ferme la porte au nez, puis elle se dirige vers la cour et elle regarde un instant dehors.

JULES. — Qu'est-ce que tu fais ?

FERNANDE. — J'ouvre la porte de la cour.

JULES. — Pourquoi ?

FERNANDE. — Au cas où la chatte, elle voudrait revenir...

RIDEAU

ACTE II

Deux mois plus tard, en fin de soirée. Jules, en manches de chemise, lit son journal. Fernande finit d'arroser ses plantes vertes. Une radio braille dans la cour. Long silence.

FERNANDE. — Elle le fait exprès !

JULES. — Qui fait exprès quoi ?

FERNANDE. — La Polonaise. D'ouvrir toute grande la radio ! (*Doucement :*) Eh bien ! tu vois Jules, tout à l'heure, quand elle va descendre sa boîte aux ordures, je ne lui ferai aucune observation.

JULES, *levant les yeux de son journal.* — Tu es malade ?

FERNANDE. — Non... mais je n'ai pas le cœur à me disputer.

JULES. — C'est la chaleur. On se sent tout mou !

FERNANDE. — La chaleur ?... Je voudrais bien !

Entrent, après avoir frappé, M. et Mme Raymondi. Elle en tenue de ville, très estivale, M. Raymondi en alpaga noir et col glacé.

Mme RAYMONDI. — Enfin un peu de fraîcheur ! Ce qu'il fait bon dans votre loge !

M. RAYMONDI. — La Météo nous annonce un été torride !

Mme RAYMONDI. — Les trottoirs sont brûlants ! Mes talons enfonçaient dans l'asphalte !

FERNANDE. — Vous étiez en ville ?

Mme RAYMONDI. — Je suis allée chercher mon biquet à la sortie de la Samaritaine...

Elle lui prend le bras.

M. RAYMONDI. — Et sur le chemin du retour, nous nous sommes arrêtés pour prendre l'apéritif à la terrasse d'un café...

JULES. — Deux vrais tourtereaux !

Mme Raymondi. — Ça y est, madame Bœuf, j'ai décidé mon biquet !

M. Raymondi. — Comme si je pouvais lui refuser quoi que ce soit !

Mme Raymondi. — Je prendrai le noir avec une tache blanche sur le nez. Il a l'air fûté comme tout !

Fernande. — Vous faites bien de vous décider. Mme Loiseau avait déjà un œil dessus !

Mme Raymondi. — Quand me le donnez-vous ?

Fernande. — Il tète encore !

Mme Raymondi. — Oh ! ce que j'ai hâte de l'avoir, mon petit chat !

M. Raymondi. — Comme ça, ma Germaine se sentira moins seule à la maison quand je ne serai pas là.

Mme Raymondi, *elle l'entraîne.* — Viens, mon biquet, on va tout de suite lui chercher un nom... Qu'est-ce que tu dis d'Anatole ? Je trouve ça amusant, Anatole, pour un chat...

M. Raymondi, *en sortant.* — Pas Anatole ! C'était le nom de mon grand-père...

Jules. — Hep !... Monsieur et madame Raymondi... Cette nuit, pensez à fermer la fenêtre de votre chambre malgré la chaleur... On entend tout dans la cour !...

Fernande et Jules restent seuls.

Fernande. — Les voilà tous casés, les petits de la chatte !... Cette Sultane, elle nous en aura fait voir !

Jules. — Bon, alors on va pouvoir partir se reposer une semaine à la campagne.

Fernande. — Partir ?

Jules. — On ne va quand même pas passer tout l'été dans l'Ile ?

Fernande. — Et mes plantes ?

Jules. — Mme Lefèvre te les arrosera si tu lui demandes.

Fernande. — Pour qu'elle me les noie ou qu'elle me les laisse mourir de soif comme l'année dernière ?... Rien à faire, Jules, je ne lâche pas ma loge.

Jules. — Tes plantes, ta chatte... Tu trouves toujours de bonnes raisons.

Fernande. — Pars, si tu veux ! Va aux bains de mer !

Jules. — Tout seul ?

Fernande. — La vérité, c'est que toi non plus tu n'as aucune envie de quitter Paris !

Jules. — Moi ?

Fernande. — Tu veux être là... au cas où la petite...

Jules. — Quelle petite ?

Fernande. — Ta fille Josyane ! Ne fais pas la bête ! Des fois qu'elle donnerait de ses nouvelles.

Jules, *il explose.* — Je t'ai déjà dit que je ne voulais pas entendre parler d'elle. Je ne veux même plus que tu prononces son nom.

Fernande. — Je te connais, va. Tu y penses autant que moi.

Jules. — Non je n'y pense pas. Je n'y pense jamais. Je ne sais même plus qu'elle existe.

Fernande. — Tu es dur, Jules.

Jules. — Je suis dur, moi ? Une fille qui nous a quittés comme ça, pour un Nègre, un beau soir, et qui n'a jamais cherché à revoir ses parents depuis des semaines ?

Fernande. — Elle est fière. Elle est comme toi. Tu l'as chassée...

Jules. — Oui, je l'ai chassée... Ce n'est pas une raison pour ne pas donner de ses nouvelles. Elle doit bien se douter que sa mère s'inquiète !

Fernande. — ... Après tout, il est peut-être gentil, ce Nègre !

Jules. — Je ne veux pas le savoir.

Fernande. — C'est ta fille, Jules. Tu n'en as qu'une.

Jules. — Un mot de plus et je vais au café. Là, au moins, il n'y aura personne pour me causer d'elle !

On frappe à la porte. Mme Lefèvre fait son entrée, une baguette de pain à la main.

Mme Lefèvre. — Bonjour, madame Bœuf, bonjour, monsieur Bœuf... Oh ! quelle chaleur !...

Jules. — Faut avouer que c'est rare de subir une vague pareille avant le quatorze juillet !

Mme Lefèvre. — Et dire qu'il va falloir quand même aller danser ce soir, comme tous les soirs...

Fernande. — Vous croyez que vous aurez du monde ?

Mme Lefèvre. — Nous ferons le maximum comme d'habitude. Mais quel public ! Tous ces hommes en bras de chemise... Je ne dis pas ça pour vous, monsieur Bœuf ! Quand on est chez soi, c'est différent !

Fernande. — Les gens ne savent plus se tenir !

Mme Lefèvre. — Tout à l'heure à la boulangerie, un monsieur m'a bousculée pour être servi avant moi... Ah ! ce n'est pas toujours gai d'être des femmes seules dans la vie !

Jules. — C'est la vie, madame Lefèvre, qui n'est pas toujours gaie !

Mme Lefèvre. — A propos, pas de nouvelles de Josyane ?

Fernande. — Vous me demandez ça tous les jours, madame Lefèvre. Josyane est en vacances. Elle a mieux à faire qu'à écrire.

Mme Lefèvre. — Elle en aura pris de longues vacances, cette année.

Fernande. — Elle est très bien vue de ses chefs !

Mme Lefèvre. — C'est drôle...

Fernande. — C'est drôle que ma fille soit bien vue de ses chefs, madame Lefèvre ?

Mme Lefèvre. — Non... je pensais simplement à une chose que m'a dite Huguette...

FERNANDE. — Et qu'est-ce qu'elle a dit de drôle, Mlle Huguette ?

Mme LEFÈVRE. — Eh bien ! qu'il lui a semblé, y a quelque temps, reconnaître Josyane à terrasse d'un café, boulevard Saint-Michel.

FERNANDE, *saisie.* — Josyane ?... Votre fille vu ma Josyane ?

Mme LEFÈVRE. — C'était sûrement une reur. Comment cela aurait-il été Josyane jisqu'elle est absente de Paris ?... Et de ites façons, cela ne pouvait être elle. Il rait que la jeune fille en question, enfin le sie de Josyane, était attablée avec...

FERNANDE. — Avec ?

Mme LEFÈVRE. — Non... je n'ose pas !

FERNANDE. — Allons, dites !

Mme LEFÈVRE. — ... Avec un grand Nègre ! *lle pouffe de rire.*) Avouez que c'est mique !

JULES. — Qu'est-ce qui est donc si comique, adame Lefèvre ? Que ma fille puisse être vue compagnie d'un... jeune homme de uleur ?

Mme LEFÈVRE. — Tout de même ! Josyane... comme il faut !

JULES. — Ah ! Parce que d'après vous, une ne fille comme il faut ne pourrait pas équenter un jeune homme de couleur ?

Mme LEFÈVRE. — Oh ! enfin, monsieur Bœuf, us vous moquez de moi !

JULES. — Est-ce que vous trouveriez par sard quelque chose à redire au fait qu'un ne homme soit de couleur ?

Mme LEFÈVRE. — Ma foi non, les pauvres ! n'est pas de leur faute !

JULES. — Alors nous sommes bien d'accord. s Nègres sont des gens comme les autres.

Mme LEFÈVRE. — Oh ! absolument !... N'emche qu'ils ont une odeur spéciale.

JULES. — Quelle odeur ?

Mme LEFÈVRE. — Je ne sais pas. Personnellement je n'en ai jamais senti. Mais c'est nnu !

JULES. — J'ignorais.

Mme LEFÈVRE. — Et puis, quand ça les end, ils violent les femmes.

JULES. — Pas possible ?

Mme LEFÈVRE. — Remarquez, on ne peut s leur en vouloir. Ce sont des enfants ! nnez-leur quelques morceaux de verre de uleur et une poignée de gros sel... Ils sont ntents !

JULES. — Vous en connaissez ?

Mme LEFÈVRE. — Il y a trois figurants noirs ns le spectacle. Je leur dis toujours bonsoir, s poliment. Ce qui vous prouve bien que n'ai aucun préjugé !

JULES. — Vous leur dites : bonsoir ? Et us pensez sans doute que ça suffit pour les ger ?

Mme LEFÈVRE. — Mais je ne juge pas, nsieur Bœuf. Je répète simplement ce 'on dit !

JULES. — Ce qu'on dit, ce qu'on dit... Faut s toujours croire ce qu'on dit, madame Lefèvre. Toute l'Ile raconte bien depuis vingt ans que feu M. Lefèvre n'a jamais existé que dans votre imagination !

Mme LEFÈVRE. — Oh ! par exemple ! Mais j'ai des photographies du papa d'Huguette.

JULES. — Pour faire taire les mauvaises langues, il vaudrait mieux un acte de mariage !

Mme LEFÈVRE. — Le monde est si méchant. Ils ne savent pas quoi inventer ! Allez, bonsoir ! Il faut que j'aille préparer mon dîner !

Au moment où elle va sortir, Lucien fait son entrée.

LUCIEN. — Messieurs-dames !

Mme LEFÈVRE. — Bonsoir, jeune homme. Comment se fait-il que ma fille et moi nous ne vous rencontrions jamais, habitant pour ainsi dire porte à porte ?

LUCIEN. — Faut croire que nous n'avons pas les mêmes heures de travail !

Mme LEFÈVRE. — J'espère que dorénavant, nous aurons plus de chance !

Elle sort.

JULES. — Ça fait plaisir de te revoir, mon petit gars. Depuis le temps... Alors, ça va comme tu veux, tu es content ?

LUCIEN. — Ça va, monsieur Bœuf, ça va... et quand ça ne va pas, que voulez-vous, on fait aller !...

FERNANDE. — On t'aime bien, tu sais, mon petit Lucien. Si ça n'avait été que de nous...

LUCIEN. — Merci, madame Bœuf.

JULES. — Alors, Lucien, qu'est-ce qui t'amène ?

LUCIEN, *embarrassé.* — Eh bien ! voilà, monsieur Bœuf, j'ai un taxi devant la porte...

JULES. — Un taxi ? Tu te promènes en taxi maintenant ?

LUCIEN. — C'est-à-dire qu'il y a quelqu'un dans le taxi...

JULES. — Quelqu'un ?

LUCIEN. — Vous ne devinez pas qui ?... Quelqu'un qui voudrait bien vous revoir...

FERNANDE. — Josyane !

Elle s'élance.

JULES. — Bouge pas, toi !... Et cette personne qui est dans le taxi, si elle a tellement envie de nous revoir, pourquoi n'est-elle pas venue toute seule ? Elle n'a pas besoin de toi pour faire des présentations ! On se connaît !

LUCIEN. — Faut croire qu'elle n'osait pas !

FERNANDE. — Tu vas discuter comme ça pendant des heures avec ta fille qui attend sur le trottoir ? J'y vais, tiens.

Elle sort de la loge.

JULES. — Tu la revoyais donc ?

LUCIEN. — Non. Elle m'a téléphoné. Alors je suis allé la voir.

JULES. — Tu n'es pas rancunier, toi !

LUCIEN. — Ce n'est pas parce qu'elle m'a refusé qu'on n'est plus copains.

JULES. — Qu'est-ce qu'elle voulait ?

LUCIEN. — Avoir de vos nouvelles. Elle se faisait du souci... Alors j'ai pensé que le meilleur moyen de la rassurer, c'était de vous l'amener. J'ai bien fait, non ?

JULES. — Elle t'a parlé de sa vie ?

LUCIEN. — Je ne lui ai pas posé de questions. J'ai respecté son silence.

Josyane vêtue d'une robe d'été très simple entre, suivie de Fernande.

JOSYANE. — Bonjour, papa.

JULES, *glacé.* — Bonjour.

FERNANDE. — Tu n'embrasses pas ta fille ?... Josyane, va embrasser ton père.

Josyane s'avance vers lui.

JOSYANE. — S'il me fait cette tête-là, ce n'est vraiment pas la peine !

JULES. — A quoi t'attendais-tu donc ?

JOSYANE. — Je pensais bien que tu serais en colère, mais j'espérais que tu allais me pardonner.

FERNANDE. — Il t'a déjà pardonnée depuis longtemps.

JULES. — Tu permets, Fernande ?

LUCIEN. — Je crois qu'il est l'heure de dîner. Je vais vous laisser en famille...

JOSYANE. — Je n'ai rien à dire que tu ne puisses entendre, Lucien !

FERNANDE, *à voix basse, à Lucien.* — Reste, Lucien. Devant toi, M. Bœuf n'osera pas trop la disputer.

JULES. — Est-ce une visite de courtoisie, ou bien tu comptes revenir ici définitivement ?

JOSYANE. — Ça dépend de toi, papa.

FERNANDE. — Ta chambre t'attend, ma petite fille. J'ai même profité de ton absence pour laver les rideaux.

JOSYANE. — Merci, maman... Ils n'ont pas trop rétréci, au moins ?

JULES. — A la bonne heure, je vois que les choses s'arrangent très bien entre vous... C'est très joli, tout ça, mais il me semble que j'ai droit aussi à quelques explications. On part, on revient... ce serait trop facile !

FERNANDE. — Ne la brusque pas, Jules. Elle ne peut pas tout nous raconter de but en blanc. Josyane a fait le premier pas.

LUCIEN. — C'est l'essentiel ! Ne vous faites pas plus méchant que vous n'êtes, monsieur Bœuf.

JULES. — Deux mois sans nouvelles ! Pourquoi pas deux ans ?... Il faut croire que tes parents ne comptent guère pour toi, ma fille.

JOSYANE. — Qui est-ce qui m'a fichue dehors ?

JULES. — Dirait-on pas !

FERNANDE. — Je te trouve bien pâlotte, ma Josy, bien maigrichonne...

JOSYANE. — Tu te fais des idées. Je t'assure que je me porte très bien, maman.

FERNANDE. — Où sont tes affaires ?

JOSYANE. — A l'hôtel où j'habite.

JULES. — Tu habites l'hôtel ?

FERNANDE. — Pourquoi ne les as-tu pas rapportées avec toi dans le taxi ?

JOSYANE. — Est-ce que je savais, moi, comment vous alliez me recevoir ?

JULES. — Tu es majeure. C'est ta chambre. Tu payes le loyer. Je ne vois pas ce que j'ai à faire là-dedans ! Si tu as envie de revenir, tu es libre... D'ailleurs pour ce qu'on me demande mon avis, dans cette maison...

FERNANDE. — Alors il n'y a qu'à aller le chercher !..

JOSYANE. — Mes bagages sont tout prêts.

LUCIEN. — J'y vais. Ce ne sera pas long.

JOSYANE. — Ça m'ennuie, Lucien, que tu t'appuies encore cette corvée...

LUCIEN. — Comme ça, la situation sera réglée.

JOSYANE. — Ce que tu es gentil, tout de même !

JULES. — Ah oui alors ! il est gentil ! j'en connais d'autres à sa place...

JOSYANE. — C'est que... il y a une petite note à payer. Je suis un peu à court en ce moment.

LUCIEN. — Combien ?

JOSYANE. — Quatre mille.

JULES. — Ah bon ! Je commence à comprendre !

FERNANDE. — On ne te demande pas de comprendre, Jules. On te demande de payer.

JOSYANE. — Je te rembourserai, papa, va. Sois tranquille !

FERNANDE. — Mais oui, ma petite fille, mais oui. Ne t'en fais donc pas pour si peu.

JULES. — Tiens, Lucien.

Il lui donne l'argent.

JOSYANE. — Ne donne pas de pourboire surtout. Le service est compris et pour ce qu'ils sont aimables...

LUCIEN. — A tout de suite.

Ils sont seuls tous les trois. Jules reste sur ses positions. Fernande s'affaire.

FERNANDE. — Il n'y a pas grand'chose pour le dîner, ma pauvre petite. Heureusement qu'il reste de la blanquette d'hier midi. Je vais te la réchauffer. Tu aimes toujours la blanquette de veau ?

JOSYANE. — Ce que tu voudras, maman. Je n'ai pas très faim.

JULES. — Assieds-toi ! Tu ne vas pas rester comme en visite !

Josyane s'assied.

JOSYANE. — Ils n'ont pas posé trop de questions sur moi, les gens de la maison ?

JULES. — Si ! Il était temps que tu rentres de vacances !

JOSYANE. — Ah ! De vacances ?...

JULES. — Oui. De Lons-le-Saunier où tu te reposais chez ta marraine !

FERNANDE. — En tout cas, Mme Lefèvre, ton père lui a bien rivé son clou ! Et pas plus tard que tout à l'heure !

JULES. — Mettons les choses au point, syane, pour qu'après il n'en soit plus jamais estion. Tu as fait beaucoup de peine à tes rents. J'espère que tu t'en rends compte.

JOSYANE. — Tu t'es buté, aussi !

JULES. — Peut-être... Tu vois, je ne t'accable s. Tu es revenue. Passons l'éponge. Tout rentré dans l'ordre. Tout va bien. Tu es ne. Tu as la vie devant toi. Après tout, il en a d'autres qui ont fait une bêtise à ton e.

JOSYANE, *se redressant.* — Une bêtise ? Tu pelles l'homme de ma vie une bêtise ?

JULES, *sarcastique.* — Pardon ! Excuse-moi. ne savais pas que c'était l'homme de ta e. Et peut-on savoir ce que tu en as fait de omme de ta vie ?

JOSYANE. — Il a été obligé de partir brus- ement pour l'Afrique.

JULES, *sceptique.* — Pardi... le coup clas- ue !

JOSYANE. — Quoi ? Qu'est-ce que tu in- ues ?

FERNANDE. — Et depuis quand est-il parti, syane ?

JOSYANE. — Quinze jours.

JULES. — Naturellement, tu n'as pas de uvelles ?

JOSYANE. — Non. Pas encore.

JULES. — Je m'en doutais.

JOSYANE. — Je ne suis pas inquiète, tu sais. va m'écrire et m'envoyer de l'argent pour e j'aille le retrouver là-bas !

JULES. — Ah ! Parce que tu as l'intention aller le retrouver là-bas ?

FERNANDE. — Un conseil, ma petite fille ! attends pas trop.

JOSYANE. — Mais je vis dans cette attente.

JULES. — Et pourquoi ne t'a-t-il pas menée avec lui, hein, pourquoi ?

JOSYANE. — Parce qu'il voulait d'abord éparer ses parents.

JULES. — Préparer ses parents ?

JOSYANE. — ... Ils ne savent pas.

FERNANDE. — Ils ne savent pas quoi ?

JOSYANE. — Que nous sommes mariés !

JULES. — Mariés ! Tu ne l'as pas épousé... ur de bon ?

JOSYANE. — Si, très régulièrement... à la irie du v^me^ arrondissement. Pour qui me enez-vous ?

FERNANDE. — Tu n'as pas fait ça à tes rents, Josyane ! Tu n'as pas fait ça !

JULES. — Nous non plus, on ne le savait s ! Je dois dire que chez les Nègres, on end plus de ménagements !

JOSYANE. — Oh ! vous deviez bien vous en uter !...

JULES. — Non, excuse-nous. Nous espérions e tu n'irais pas jusque-là !...

FERNANDE. — Alors te voilà mariée !

JULES. — ... Et plaquée — après un mois mariage !

JOSYANE. — Plaquée !... Quand Zofar m'aime a folie !

JULES. — Ah non ! je t'en prie, n'étale pas tes turpitudes devant ta mère.

JOSYANE. — Je n'ai rien à cacher de notre amour. Pauvre Zofar, il doit être très inquiet... me sachant sans nouvelles, sans argent.

JULES. — Il ignore sans doute que, toi aussi, tu as des parents, ce monsieur ?

JOSYANE. — Non, mais il vous savait opposés à notre union.

FERNANDE. — Enfin, récapitulons. Qu'est-ce qu'il t'a dit exactement avant de partir ?

JOSYANE. — Que nous serions bientôt réunis.

FERNANDE. — Bientôt, bientôt... Ça peut être au Paradis !

JULES. — Il n'a évidemment pas donné de date précise ?

JOSYANE. — Comment aurait-il pu savoir d'avance ? Il doit y avoir quelque chose. Sa lettre se sera perdue... Est-ce que je sais... Vous me fatiguez.

JULES. — Qu'est-ce que c'est, son pays ?

JOSYANE. — Le Zambo.

FERNANDE. — Je n'ai jamais entendu parler de ce pays-là.

JOSYANE. — Ça, ce n'est pas une référence !

JULES. — Où ça se trouve ?

JOSYANE. — Dans le sud de l'Afrique. C'est un état libre. Capitale : Kandaar.

JULES. — Oh ! moi, je veux bien... et peut-on savoir ce qu'il fait là-bas, ton mari... puisque mari il y a ?

JOSYANE. — Ombilé Zofar est de très bonne famille. Je dirai même : de grande famille.

JULES. — Peste !

JOSYANE. — Il est si modeste qu'il me l'avait caché jusqu'à notre mariage. Son oncle est un personnage extrêmement important !

JULES. — Ah ? Et qu'est-ce qu'il fait donc, son oncle ?

JOSYANE. — Il règne.

FERNANDE. — Sur quoi ?

JOSYANE. — Sur le pays. C'est le roi.

JULES. — Tout ça, c'est ton Zofar qui te l'a dit... naturellement ?

JOSYANE. — Il suffit de le regarder... Si vous voyiez ses attaches !

FERNANDE. — Il t'a fait marcher, ma pauvre Josy.

Josyane hausse les épaules.

JULES. — Je ne voudrais pas te faire de peine, mais en Afrique, tout le monde est roi.

JOSYANE. — Ah vraiment ? Tu y as été ? Et tu en connais peut-être ?

JULES. — J'en ai vu un.

JOSYANE. — Et où en as-tu vu un ?

JULES. — A la Foire du Trône. Il était dans une cage et pour cinq francs, tu pouvais le regarder manger du feu et des bouts de viande crue qu'on lui jetait à travers les barreaux.

JOSYANE. — Eh bien ! mon oncle, à moi, il a vingt-cinq mille bêtes à cornes, trois cents femmes, le droit de battre monnaie, celui de

vie et de mort sur tous ses sujets, et une voiture américaine.

JULES. — Tout ça, c'est très joli et je ne doute pas que ton nègre ait été un parti inespéré pour Josyane Bœuf. Mais comme il se pourrait que son silence et son absence se prolongent, je te conseille de ne souffler mot à qui que ce soit de toute cette histoire, et de reprendre ta petite vie comme si tu rentrais de vacances.

FERNANDE. — Nous, on sait. Je t'assure que ça suffit largement.

JULES. — Dieu merci, le divorce n'est pas fait pour les chiens.

JOSYANE. — Mais il n'est pas question que je divorce ! Je viens de me marier !

JULES. — D'ici quelques mois, quand tu seras encore à attendre des nouvelles de ton époux, tu changeras peut-être d'avis...

JOSYANE. — Jamais.

FERNANDE. — Lucien est toujours disposé, ça crève les yeux. Un geste de toi...

JOSYANE. — Pauvre Lucien !

Lucien entre. Il porte une valise.

LUCIEN, *il s'éponge le front.* — Ouf ! Ce n'est pas le jour à déménager un piano à queue !... Voilà ta valise, Josyane...

JOSYANE. — Merci, Lucien. C'est fou ce que tu as été vite !

LUCIEN, *prêt à partir.* — Je passerai prendre de tes nouvelles demain... Et puis ne fais pas cette petite figure ! Tout se tasse dans la vie !

JOSYANE. — Je suis seulement un peu énervée.

LUCIEN. — En tous cas, soi sûre d'une chose : tout ce que peuvent dire les mauvaises langues, moi, ça m'est égal.

JOSYANE. — Et à moi donc !

LUCIEN. — Sache seulement — et je n'hésite pas à m'engager devant tes parents — sache seulement que mes sentiments n'ont pas changé à ton égard...

JOSYANE. — Ecoute, Lucien...

JULES. — Laisse-le finir, tout de même !

LUCIEN. — Si tu veux, quand tu veux, je t'épouse.

JOSYANE. — Encore ! Mais, Lucien...

FERNANDE. — Non, non, ne dis rien !

JULES. — C'est un peu prématuré. Nous en reparlerons, Lucien. Mais, Mme Bœuf et moi, nous recevons ta demande avec émotion et sympathie.

JOSYANE. — Et moi alors, qu'est-ce que je fais au milieu de tout ça ? C'est insensé !

FERNANDE. — Fais-la taire, Jules !

JOSYANE. — Lucien, je ne suis pas libre. Et je l'aime, là !

LUCIEN, *très calme.* — Je savais que tu me dirais ça !

JULES. — Seulement ce qu'elle ne te dit pas, c'est que le Monsieur en question est parti sans laisser d'adresse...

FERNANDE. — ... Et qu'il n'y a pas beaucoup de chances pour qu'il revienne jamais !

JOSYANE. — Assez ! Assez ! Assez !

LUCIEN. — Je ne suis pas pressé, Josyane. Je t'attendrai !

JOSYANE, *exaspérée.* — Attends, qu'est-ce que tu veux que je te dise, attends... si ça te chante ! Je ne peux pas t'en empêcher !... Moi, pendant ce temps-là, de mon côté, j'attendrai mon bébé !

FERNANDE. — Ton bébé ?

JULES. — Tu attends un bébé ?

JOSYANE. — Oui !... Et maintenant vous allez vous décider une fois pour toutes à me ficher la paix, tous les trois ?

LUCIEN, *après un silence.* — Ça ne fait rien. Je prends le bébé aussi !

JULES. — Je te reconnais bien là, Lucien. Tu es vraiment un garçon délicat !

FERNANDE. — Ah ! Lucien, c'est trop !...

JOSYANE, *les yeux au ciel.* — Ils continuent...

LUCIEN. — On dira simplement que je suis le père.

JULES. — Ça, ça me paraît plus difficile...

FERNANDE. — Ne pousse pas tout au noir, Jules. Il sera peut-être café au lait !

LUCIEN. — Comment ça, café au lait ?

Jules lance un regard furieux à Fernande.

JULES. — Concierge, va !

LUCIEN. — Ah ! Je comprends. Evidemment, ça complique un peu les choses. (*Il réfléchit. Je dirais même que ça change tout !... Il regarde Josyane.*) Tu as raison, Josyane. Il vaut mieux en rester là !

JOSYANE. — C'est ce que je m'épuise à essayer de te faire comprendre, mon pauvre Lucien !... Et puis, ne me regarde pas comme ça !

LUCIEN. — Quand même, Josyane, tu es une drôle de fille ! Je ne te connaissais pas sous ce jour-là !

JOSYANE. — Que veux-tu dire ?

LUCIEN. — Rien, rien... (*Brusquement :*) A propos, on m'a remis ce télégramme pour toi à l'hôtel...

Il sort le télégramme de sa poche.

JOSYANE. — Un télégramme ! (*Elle regarde l'enveloppe.*) C'est de lui ! (*A Lucien.*) Pourquoi ne me l'as-tu pas donné tout de suite ?

LUCIEN. — Je voulais auparavant te dire ce que j'avais à te dire, pour que tu puisses choisir une dernière fois... entre moi et l'autre ! Mais je ne me doutais certes pas que j'entrais en compétition avec un Nègre.

JOSYANE. — Ce Nègre — comme tu dis — est mon mari et je n'ai jamais hésité une seconde entre lui et toi.

LUCIEN. — Adieu, Josyane.

JULES. — Où vas-tu, Lucien ? Il ne faut pas partir comme ça...

Lucien sort.

FERNANDE. — Cette fois-ci, il ne revient pas !

JOSYANE, *ouvrant le télégramme.* — ... Je is si émue que je ne peux pas arriver à uvrir... Mon Dieu, mon Dieu... Ah ! ça y est...

Elle lit fébrilement.

JULES. — Eh bien, qu'est-ce qu'il te dit ?

Et comme elle ne répond pas...

FERNANDE. — Josyane... ton père te cause !

JOSYANE. — « Oncle décédé. Fêtes couron-ment prévues pour nouvelle lune... » Quand t-ce, la nouvelle lune ?

FERNANDE. — Là-bas, ce n'est pas la ême !

JOSYANE. — « ... T'attends impatiemment »... m'attend impatiemment !...

JULES. — Il t'attend peut-être impatiemment ais il ne parle pas souvent de l'argent du oyage !

JOSYANE. — Je n'ai pas terminé ! « Mandat it »... Il ajoute que... (*Elle s'arrête.*) Non, en. Ça, c'est pour moi toute seule... (*Triom-hante :*) Alors, vous êtes convaincus ?

JULES. — Pour l'être complètement, j'attends mandat !

JOSYANE. — Il viendra ! Il viendra plus vite ue tu ne le crois et moi, j'irai retrouver ofar, mon Zofar... Mais j'y pense, l'oncle de ofar n'avait pas d'enfants ! Cela a même illi lui coûter son trône, je m'en souviens ès bien...

FERNANDE. — Il n'y a pas de veuve, c'est oins triste !

JULES, *narquois.* — Avec un peu de chance, n mari va peut-être hériter de la voiture méricaine alors ?

JOSYANE. — Zofar est l'aîné ! C'est de TOUT u'il va hériter ! De la voiture américaine et u pouvoir ! Vous n'avez pas l'air de com-rendre ? Les fêtes du couronnement, je suis ête ! C'est lui qu'on couronne ! Il est roi. ofar est le roi !... Et si Zofar est le roi, JE UIS LA REINE !... Papa, maman, je suis eine !... La reine Josyane !...

Mme Alice est entrée sur ces derniers mots.

Mme ALICE. — Je viens vous raconter la ernière de mes Américains. Tenez-vous ien... Oh ! Vous êtes rentrée de vacances, ademoiselle Josyane ?

JOSYANE. — Oui, madame Alice... et je suis eine !

Mme ALICE. — Ah ! je vois ! Vous avez été lue à un concours de beauté. Ça se fait eaucoup depuis quelque temps dans les adroits de villégiature. Des Miss ceci, des iss cela...

JOSYANE. — Non ! Je vous dis que je suis eine ! Vraiment reine ! J'ai épousé un roi !

JULES. — Ne l'écoutez pas, madame Alice. lle déraille. (*A voix basse :*) Tu vas te taire, osyane !

FERNANDE, *même jeu.* — Avec une bavarde comme madame Alice ! Elle va le colporter dans tout le quartier ! On aura bonne mine !

JOSYANE. — Mais je veux que tout le monde le sache ! Tout le monde le saura ! (*Elle ouvre la porte de la cour et crie dehors :*) Madame Raymondi, descendez vite ! Je suis reine !... Et la mère Lefèvre ! Elle va en faire une jaunisse ! (*Elle crie :*) Madame Lefèvre ! Hou... Hou ! Je suis reine ! Qu'est-ce que vous en dites ?

FERNANDE. — Jules ! Prends une serviette, un torchon, n'importe quoi ! Bâillonnons-la !

Jules saisit Josyane, la secoue et referme de force la porte.

JULES. — Je vais te flanquer une fessée, ça ne va pas être long !

JOSYANE. — Ose un peu !

Mme ALICE. — Qu'est-ce que c'est que cette histoire, madame Bœuf ?

FERNANDE. — Vous occupez pas, madame Alice. C'est entre nous. Vous ne pouvez pas comprendre !

JOSYANE. — Ne les écoutez pas, madame Alice. Ça les dépasse ! Puisque je vous dis que je suis reine, vous pouvez me croire ! Et même courir l'annoncer dans toute l'Ile si ça vous fait plaisir ! Ceux qui ne vous croiront pas, ils le liront demain matin en première page des journaux ! Allez !

Mme ALICE. — Mince alors !

Mme Alice part comme une folle.

FERNANDE. — Tu es folle ! Ma fille est folle !

JULES. — Maintenant c'est gagné ! On va nous montrer du doigt dans toute l'Ile !

FERNANDE. — Qu'est-ce que j'ai fait au ciel pour avoir une enfant pareille !

JULES, *se laissant tomber sur une chaise.* — Je suis accablé !

FERNANDE. — Moi qui était si fière d'elle !

Elle pleure.

JOSYANE. — Quoi ! Vous vouliez que j'épouse un Monsieur... J'ai décroché un Roi ! On se demande vraiment ce qu'il vous faut !

JULES, *les yeux au ciel.* — Un Roi !

FERNANDE, *même jeu.* — Quel Roi !

JOSYANE. — Oui, un Roi, parfaitement ! Mais qu'est-ce qu'il faut que je fasse, qu'est-ce qu'il faut que je dise pour que vous me croyiez ?

FERNANDE. — Déjà à la communale, elle essayait d'en faire accroire à ses petites camarades !

JULES. — Tu as toujours eu la folie des grandeurs...

JOSYANE. — Je voyais grand, ce n'est pas la même chose.

JULES. — Josyane Bœuf, vous savez bien, la fille à la concierge du 22 bis, la voilà reine !...

JOSYANE. — Et tout ce que l'on voit au

cinéma dans les films ? Et l'Histoire remplie de rois qui épousent des bergères ?... C'est la même chose !

JULES. — Ha ! Je ne peux plus entendre ça, moi !

Il se lève.

FERNANDE. — Où vas-tu, Jules ? Je te remercie de me la laisser sur les bras !

JULES. — Au bistro d'en face... parce que si je reste une minute de plus ici, je vais faire un malheur !

Il sort.

FERNANDE. — Tu vois, tu vois dans quel état tu mets ton pauvre père !... Ingrate !

JOSYANE. — ... Où est ma robe ?

FERNANDE. — Quelle robe ?

JOSYANE. — Ma robe de cortège. Celle que je portais au mariage de la cousine Mauricette.

FERNANDE. — Pourquoi faire ?

JOSYANE. — Je veux l'essayer.

FERNANDE. — L'essayer ? Tout de suite ?

JOSYANE. — Faut bien que j'aie quelque chose à me mettre pour recevoir les photographes...

FERNANDE. — Quels photographes ?

JOSYANE. — Ne discute pas, je n'ai pas le temps... (*Elle ouvre l'armoire.*) Si tu ne me dis pas où tu l'as rangée, je flanque tout en l'air !

FERNANDE, *l'arrêtant.* — Dans le carton sur le dessus de l'armoire... Pas celui-là, c'est mon renard !... Et puis change de ton avec moi, ma petite fille. Ma parole, elle se prend vraiment pour la reine !

Josyane a ouvert le carton. Elle en sort une robe blanche à volants.

JOSYANE. — Cette maladie de fourrer de la naphtaline partout !

Apparaît Mme Raymondi par la porte du vestibule. Elle est en peignoir et mules, comme au premier acte, et très échevelée.

Mme RAYMONDI, *en trombe.* — Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qui se passe ? Vous m'avez appelée ?... Je me suis jeté un peignoir sur les épaules... J'étais au lit avec M. Raymondi.

FERNANDE. — Comment ? Vous étiez déjà couchée à cette heure-ci ?

Mme RAYMONDI. — C'est-à-dire que nous nous étions allongés avant le dîner, pour nous reposer un instant... Eh bien ! Josyane... rien de grave j'espère ?

JOSYANE. — Pas grave et très grave en même temps. J'ai épousé un roi, madame Raymondi, un roi nègre !

Mme RAYMONDI. — Mais c'est merveilleux ! Quelle bonne nouvelle ! Tenez, je vous embrasse ! (*Elle l'embrasse.*) Bravo, ma petite Josyane, bravo !

FERNANDE. — Quoi, c'est tout l'effet que vous fait ? Vous n'avez pas l'air étonné ! Cet histoire ne vous paraît pas invraisemblable

Mme RAYMONDI, *lyrique.* — Pourquoi dor madame Bœuf ?... Je crois à l'amour, je cro aux rêves qui deviennent vrais, je crois à to ce qui est un peu fou... Sans quoi, la v vaudrait-elle la peine d'être vécue ?... (*Cha geant de ton brusquement, à Josyane :*) U roi ? Pas un vrai roi ?... Un Nègre ? Pas u vrai nègre ?... Si !... Ah la la ! vite un chaise !

Elle se laisse tomber sur une chaise.

FERNANDE. — Bon ! Deux folles au lié d'une ! Ce n'est pas ça qui va faire avanc mon dîner ! Faut que je m'absente une minu pour aller au lait... (*Elle prend une boîte lait dans la cuisine et jetant un coup d'œ soupçonneux à sa fille et à Mme Raymondi* Je ne suis qu'à moitié tranquille de vou laisser ma loge !

Elle sort par la cour. Josyane s'e déshabillée et a passé la robe.

JOSYANE. — Soyez gentille de m'aide madame Raymondi... merci.

Mme Raymondi s'agenouille par terre l'aide à s'ajuster.

Mme RAYMONDI. — Elle ne vous bride pa un peu sous le bras ?

JOSYANE. — Non, ça ira... Il y a de quoi l rallonger ?

Mme RAYMONDI. — On peut gagner deux cen timètres avec un faux-ourlet.

JOSYANE. — Deux centimètres, évidemment ça ne fera pas une traîne... Il faudrai pourtant que je m'habitue à évoluer...

Mme RAYMONDI. — Et à porter la couronne

JOSYANE. — Ça, pour la couronne, on verr plus tard !

Mme RAYMONDI. — En attendant, mettez vous donc un rond de serviette sur la tê pour vous exercer... (*Elle aperçoit Huguett par la porte vitrée du corridor.*) J'aperçoi Mlle Huguette qui rentre. J'ai ce qu'il vou faut ! (*Elle ouvre la porte :*) Mademoisell Huguette ! On a besoin de vous !

Huguette entre dans la loge.

HUGUETTE. — Bonsoir, Josyane. Vous ave passé de bonnes vacances ? C'est vrai ce qu raconte Mme Alice, que vous êtes devenue reine ? J'ai eu un fou rire nerveux, je n pouvais plus m'arrêter... Excusez-moi, ça m reprend...

JOSYANE, *elle toise Huguette.* — Une douch froide, peut-être, vous ferait du bien !

Mme RAYMONDI. — Mademoiselle Huguette il faut que vous nous rendiez un service. Nou avons besoin de votre diadème.

HUGUETTE. — Le diadème que je porte pou

ser mes concours ? Oh non ! je ne le prête
!

me RAYMONDI. — Rien qu'un petit moment, r voir l'effet sur Josyane... Après tout, ce st pas des vrais diamants !

HUGUETTE. — J'y tiens beaucoup, et puis , je n'aime pas prêter mes affaires. illeurs, maman ne voudra pas...

me RAYMONDI. — La mère Lefèvre, je n charge ! Attendez-moi, je reviens !

Elle sort précipitamment. Josyane et Huguette restent seules.

HUGUETTE. — Elle aurait pu au moins me sser y aller moi-même !

JOSYANE. — Vous remarquerez que moi, je vous ai rien demandé.

HUGUETTE. — ... Oh ! mais vous êtes déjà en nde tenue ! (*Elle tourne autour de Josyane.*) Vous croyez que vous aurez souvent casion de vous habiller comme ça, chez Nègres ?

JOSYANE. — Certes, je porterai plus souvent casque colonial et la culotte de cheval nche... mais il me faut aussi une robe de ir.

HUGUETTE. — Je croyais qu'on vivait quahent tout nu là-bas ?

JOSYANE. — Je suis parisienne. J'ai une putation d'élégance à soutenir.

HUGUETTE. — Et vous ne craignez pas d'être peu dépaysée, au début ?

JOSYANE. — Oh ! J'aurai tant de choses à re. Je suis décidée à me rendre très polaire. Le dispensaire tous les matins. Je ux soigner moi-même les enfants indigènes visiter les pauvres dans leurs cases. Et is j'ai tout un programme, une bibliothèque ulante, des cours de coupe pour les jeunes es, la formation d'un orchestre pour donner s concerts de musique classique. Une ou ux fois par mois, réception au palais.

HUGUETTE, *ironique*. — Quelle aventure, yane !

JOSYANE. — Oui. Je savais bien que je tais pas faite pour le petit train-train rnalier...

HUGUETTE. — Mais vous n'avez pas un peu ir ?

JOSYANE. — Et de quoi, mon Dieu ?

HUGUETTE. — Je ne sais pas... de ce pays connu et si lointain... des moustiques, des eurs primitives...

JOSYANE. — Vous vous faites une idée entine de l'Afrique, ma petite Huguette. Il de moins en moins de pygmées et d'hippotames, et de plus en plus de postes à ence et de bars américains. Savez-vous chère quelle est la boisson nationale à ndaar ? Le coca-cola.

HUGUETTE. — Mais alors, ils sont civilisés !

OSYANE. — Presque. C'est le pays de venir. Et puis, comment aurais-je peur ? Je s retrouver Zofar.

HUGUETTE. — Franchement, Josyane, cela ne vous gêne pas ?

JOSYANE. — Quoi donc ?

HUGUETTE. — Tout ce noir ?

JOSYANE. — Au contraire. Quoi de plus beau que le noir ?... Tandis que le blanc, qu'est-ce que c'est que le blanc ? Pas une couleur ! Mais le fantôme d'une couleur. Auprès de Zofar, un homme blanc tout nu doit ressembler à un poulet plumé !

Elle rit.

HUGUETTE. — Eh bien ! vous voilà comblée puisque vous avez trouvé le mari idéal, et dans votre couleur préférée !

JOSYANE. — Si vous êtes gentille, je vous ferai venir à Kandaar. Qui sait ? Peut-être y trouverez-vous l'âme sœur, vous aussi... Quelque dignitaire attaché à notre suite, ou encore un haut fonctionnaire...

HUGUETTE. — Merci bien, Josyane, mais moi, je n'ai pas besoin d'aller chercher si loin un mari !

JOSYANE. — A votre aise. Je vous proposais ça surtout pour vous rendre service.

HUGUETTE. — J'ai moins d'ambition ! Que voulez-vous ! tout le monde n'est pas un morceau de roi !

JOSYANE. — Il en faut aussi des comme vous, ma petite Huguette !

Mme Raymondi revient.

Mme RAYMONDI. — Voilà le diadème ! Je l'ai pris de force ! Et regardez ! (*Elle exhibe un éventail en plumes d'autruche rose*). Mon éventail ! Très souvent en photo, les reines ça porte un éventail !

Josyane le prend, l'examine et le secoue légèrement.

JOSYANE. — Il se déplume, on dirait !

Mme RAYMONDI. — Dame ! C'est un cadeau de mariage !

JOSYANE. — Le diadème d'abord ! (*Mme Raymondi lui tend le diadème.*) Il manque quelques pierres !

HUGUETTE. — Sous les projecteurs, ça brille quand même !

JOSYANE. — Enfin... c'est juste pour me rendre compte !

Elle pose le diadème sur sa tête.

Mme RAYMONDI. — Vous êtes faite pour porter la couronne, Josyane !

JOSYANE. — Vous trouvez ?... L'éventail, maintenant. Evidemment, ça complète...

Mme RAYMONDI. — Quelle allure ! Quel port !

Josyane évolue.

HUGUETTE. — C'est la race !

Entre Hubert par la cour.

HUBERT. — Ce que t'es belle ! Tu vas au bal ?

JOSYANE. — Dis donc, gamin, depuis quand me tutoies-tu ?

HUBERT. — Oh ! pardon, Majesté !

JOSYANE. — Crétin ! Tu veux quelque chose ?

HUBERT. — Je venais seulement vous admirer... Une reine ! Je n'en ai jamais vue de près !

JOSYANE. — Eh bien ! profites-en, car tu ne me verras pas longtemps dans cette loge. Mon royaume me réclame.

HUGUETTE, *acide*. — Vous nous enverrez des cartes postales...

HUBERT. — C'est comme ça que vous serez sur les timbres ?... J'en veux un pour ma collection !

Mme RAYMONDI. — Oh ! dites, Josyane, vous penserez à donner une décoration à mon biquet ! Il n'a pas de ruban à sa boutonnière. Ça lui donne un complexe !

HUBERT. — Mais oui, madame Raymondi. La Reine va faire votre mari officier du grand Ordre de la Noix de Coco !

Huguette et lui se tordent.

Mme RAYMONDI, *pouffant à son tour*. — Oh ! Oh !... Qu'il est bête !

JOSYANE, *à Hubert*. — Toi, attends un peu que je t'attrape, espèce d'andouille !

Elle brandit l'éventail et poursuit Hubert.

Mme RAYMONDI. — Attention à l'éventail, Josyane. Ce n'est pas une raison pour le secouer comme ça, il ne va plus en rester !

JOSYANE. — Fichez-moi le camp d'ici, tous les trois !

HUGUETTE, *choquée*. — Oh !

Mme RAYMONDI. — Si on ne peut plus rire un peu !

HUBERT. — Sa Majesté est nerveuse ! Venez, mesdames. Je vous emmène prendre l'apéritif en face. Je ne propose pas à la reine de nous accompagner... sur le zinc, ce serait déplacé !

Ils sortent.

Mme RAYMONDI. — Vous croyez vraiment que je peux y aller dans cette tenue ?... Oh ! après tout, tant pis...

HUGUETTE. — Juste une minute, alors. Je suis déjà en retard... Ma petite maman chérie va s'inquiéter...

Ils disparaissent par la porte. Josyane reste seule. Elle prend quelques poses et finit par s'asseoir comme sur un trône, salue le peuple, répond, du sourire et de la main à des acclamations. On frappe à la porte du vestibule.

JOSYANE. — Qu'est-ce que c'est ?

UNE VOIX D'HOMME. — Docteur Lalou, s'il vous plaît ?

JOSYANE. — Premier étage droite. La minuterie est à gauche en bas de l'escalier.

Entre Jules.

JULES. — Pauvre Lucien qui est en train [de] noyer son chagrin dans l'alcool au bistro !

JOSYANE. — Il est beaucoup trop sen[si]mental !

JULES. — Allons bon ! Qu'est-ce que tu f[ais] avec une couronne sur la tête ?

JOSYANE. — Je garde la loge !

JULES. — Tu vas monter te déshabiller to[ut] de suite, parce que moi, ça me déplaît [de] plus en plus d'avoir une fille qui est reine [de] fausse ou vraie !

JOSYANE. — Et moi, tu crois que ça m'[a] particulièrement agréable d'avoir pour pè[re] un flic ?

JULES, *menaçant*. — Comment tu dis ?

JOSYANE. — Tant qu'à avoir un père q[ui] porte l'uniforme, j'aimerais autant que ce s[oit] celui de général !

JULES. — Ah ! pas un mot sur mon u[ni]forme... sans ça je t'embarque au poste [en] toute reine que tu es !

Fernande entre par la cour, portant s[on] lait. Elle renifle.

FERNANDE. — J'ai eu des mots à l'Alime[n]tation générale.

JULES. — Qu'est-ce qu'on t'a fait, maman

FERNANDE. — Je choisissais un camembe[rt] et voilà-t-y pas tout d'un coup que la ma[r]chande me lance de derrière son comptoir « Alors la reine-mère, quand vous aur[ez] fini de tripoter tous les camemberts ?... Toute la boutique s'est mise à rire en m[e] regardant. Je suis devenue rouge et je su[is] partie en oubliant ma monnaie... J'ose pas [y] retourner !

JULES. — Et moi, avec mes idées politique[s] j'ai bonne mine ! Inscrit au parti radic[al] depuis 1919... Un roi dans la famille ! J'[ai] l'air d'un faux-jeton, oui ! D'ailleurs, je [ne] sens bien. Au café, tout à l'heure, les copain[s] me battaient froid. Je propose une belote [et] on se défile ! Le jour où ça va se savoir [à] la Préfecture, je n'ai plus qu'à donner m[a] démission !

JOSYANE. — Vous ! Vous ! Vous ne pense[z] qu'à vous ! Vous croyez que je ne suis pas [la] première à souffrir de cette situation fausse ? Vous ne voyez pas que je n'en peux plus d[e] vos sarcasmes, de vos reproches, de vos gémi[s]sements, de l'incompréhension générale... J[e] suis seule, seule contre vous tous !

Quelqu'un frappe à la porte, Fernand[e] se retourne.

FERNANDE. — Quoi encore ?

La porte s'ouvre. Entre un monsieur e[n] habit d'ambassadeur tout chamarré.

LE CHEF DU PROTOCOLE. — Madame Ombi[re] Zofar, je vous prie ?

FERNANDE, *soupçonneuse*. — ... C'est ici.

LE CHEF DU PROTOCOLE. — Quel étage ?

FERNANDE. — Qu'est-ce que vous lui voulez

LE CHEF DU PROTOCOLE. — Je désire lui ler personnellement.

Josyane se lève.

OSYANE. — C'est moi.

Le Chef du protocole entre dans la loge, s'incline cérémonieusement devant Josyane.

LE CHEF DU PROTOCOLE. — Madame... Baron la Follette, ministre de France, chef du tocole.

OSYANE. — C'est très gentil. Où est-il ?

LE CHEF DU PROTOCOLE. — Justement, le istre se rendait au bal de l'Elysée, mais a voulu sans plus attendre saluer Votre esté. Daignera-t-elle le recevoir ?

OSYANE. — Qu'il entre, voyons. Ne le sez pas dehors. Maman, vite une chaise r M. le Ministre.

LE CHEF DU PROTOCOLE. — Votre Majesté me met-elle de l'aller chercher ?

Il s'incline et se retire. Jules ouvre la porte, se met au garde-à-vous.

OSYANE, *se tournant vers ses parents dusés.* — Alors... vous me croyez main-ant ?

ERNANDE. — Un Ministre chez nous !

ULES. — Et le Ministre des Affaires Etran-es, tu te rends compte !

OSYANE. — Eh bien quoi, c'est à lui de se anger !

Jules jette un coup d'œil au dehors par la porte entr'ouverte.

ULES. — La voiture officielle est rangée te devant la porte avec des motocyclistes. me que j'en connais un... Hé, pssst ! Cha-eau !

OSYANE. — Ah non ! papa, je t'en prie, un de tenue !

ERNANDE. — Qu'est-ce que je fais, moi ?

OSYANE. — Tu ôtes ton tablier, d'abord.

ERNANDE. — Oui. Et je me terre dans ma isine. Oh la la ! J'ai les jambes en coton !

Elle va se cacher dans le recoin de la cuisine d'où elle suivra curieusement toute la scène.

ULES, *aux aguets.* — Les voilà. (*Il se fige garde-à-vous.*) Dis, Josyane, n'oublie pas lui dire un mot, au Ministre, pour mon ncement.

Entrée du Ministre suivi du Chef du protocole. Le Ministre est en habit. Il va s'incliner devant Josyane.

LE MINISTRE. — Madame, dès que j'ai pris l'avènement au trône de Sa Majesté le i Zofar, j'ai tenu à venir vous présenter les icitations du gouvernement de la Répu-que.

JOSYANE. — C'est bien aimable à vous, monsieur le Ministre... et à la République. (*Elle s'assied.*) Asseyez-vous donc, messieurs. Vous n'êtes pas si pressés ?

Le Ministre et le Chef du protocole s'asseyent.

LE MINISTRE. — Je suis heureux, madame, d'être le premier à m'incliner devant la jeune et charmante souveraine qui règnera désormais sur le Zambo...

JOSYANE. — Je dois dire que ça a été une surprise !

LE MINISTRE. — Ce le sera aussi, madame, et combien agréable, pour le peuple favorisé qui accueillera bientôt, dans la liesse, votre Auguste personne.

JOSYANE. — Pensez, monsieur le Ministre, une reine blanche !... Ça va les changer. (*Un temps.*) Alors, comme ça, vous allez à l'Elysée ce soir ?

LE MINISTRE. — Oui, madame, c'est la dernière réception officielle de la saison.

LE CHEF DU PROTOCOLE. — Ce qui explique à Votre Majesté l'habit que porte le Ministre et mon uniforme... un peu pompeux !

JOSYANE. — ... Soit dit en passant, je trouve que le Président aurait pu me faire signe. Après tout, il n'y a pas tant de reines à Paris... C'était l'occasion ou jamais de faire connaissance.

Le Ministre et le Chef du protocole se regardent.

LE MINISTRE. — Comment ? Votre Majesté n'a pas reçu son invitation ?

JOSYANE. — Rien du tout.

LE MINISTRE. — Je m'étonne vraiment !... Sans aucun doute le carton se sera égaré...

Il se tourne vers le Chef du protocole.

LE CHEF DU PROTOCOLE. — Sans aucun doute !

FERNANDE, *intervenant.* — Vous pensez bien, monsieur le Ministre, que s'il y avait eu une lettre pour Josyane je l'aurais remarqué. Tout le courrier de la maison me passe entre les mains !

Coup d'œil réprobateur de Josyane à sa mère. Elle bat en retraite...

LE MINISTRE. — Evidemment, évidemment...

JOSYANE. — On m'a oubliée, quoi !

LE MINISTRE. — Il faut immédiatement réparer cette erreur regrettable... (*Au Chef du protocole :*) Mon cher, veuillez avoir l'obligeance de faire immédiatement le nécessaire.

LE CHEF DU PROTOCOLE, *se levant.* — Mais certainement... Si Votre Majesté m'y autorise, je vais téléphoner incontinent.

JOSYANE. — A l'Alimentation générale ! Vous n'avez qu'à traverser la cour ! (*Au Ministre :*) C'est très commode !

Le Chef du protocole se retire à reculons.

LE MINISTRE. — Je suis navré, madame, franchement navré de ce malentendu.

JOSYANE. — Il ne faut pas. Je vous en faisais la remarque, mais je ne suis pas vexée. Et puis comment l'aurait-il su, le Président ? Je ne suis reine que d'un quart d'heure ! Ce n'est pas pour dire, monsieur le Ministre, mais aux Affaires Etrangères, on est vite informé !

LE MINISTRE. — Sa Majesté est trop bonne... (*Coup d'œil vers Jules.*) Je vois que mon collègue de l'Intérieur a déjà pensé à assurer la sécurité de Votre Majesté.

JOSYANE. — Hein ?

LE MINISTRE. — Ce gardien de la paix ?...

JOSYANE. — Oh !... Mais non, c'est papa !

LE MINISTRE. — Monsieur votre père, vraiment ?

JOSYANE. — Permettez-moi de vous le présenter... M. Bœuf... M. le Ministre des Affaires Etrangères.

Jules s'avance, se met au garde-à-vous. Le Ministre lui tend la main. Jules hésite, tend la main quand le Ministre retire la sienne. etc...

LE MINISTRE. — C'est charmant ! Le papa qui veille sur son illustre fille...

JOSYANE. — Avouez, monsieur le Ministre, qu'une reine dans mon genre, vous n'en avez pas souvent vue !... hein ?

LE MINISTRE. — Certes, madame, toutes n'ont pas votre grâce, votre... naturel !

JOSYANE. — En un sens on peut dire que moi aussi j'ai l'habitude des cours.

Elle rit.

LE MINISTRE. — Votre Majesté ne renie pas ses origines. C'est le signe de la vraie noblesse : celle du cœur.

JOSYANE. — Oh ! Monsieur le Ministre...

LE MINISTRE. — Et j'ose vous le rappeler, madame, le cœur de la reine du Zambo est aussi celui d'une Française.

JOSYANE. — Je ne l'oublie pas, monsieur le Ministre.

LE MINISTRE. — Votre Majesté peut beaucoup pour la France...

JOSYANE. — Ah ?

LE MINISTRE. — Pour la France, pour l'Europe, pour l'équilibre mondial

JOSYANE. — Pas possible ?

LE MINISTRE. — Je me permets d'attirer votre attention, madame, sur les ressources prodigieuses et inexploitées du sol et surtout du sous-sol sur lequel Votre Majesté est appelée à régner.

JOSYANE. — Il y a de l'or ?

LE MINISTRE. — Sans doute aussi... mais c'est là... monnaie courante, si j'ose dire !

JULES, *intervenant.* — Du pétrole ?

LE MINISTRE. — Quelques gisements... qu'importe !

FERNANDE. — Alors, quoi ?

LE MINISTRE. — De l'uranium.

JOSYANE, *déçue.* — Ah !... j'aurais préf des diamants.

LE MINISTRE. — Que Votre Majesté console, l'uranium y pourvoira.

JOSYANE. — Et... j'en ai beaucoup, d'u nium ?

LE MINISTRE. — De quoi faire sauter monde...

JOSYANE. — C'est magnifique !

LE MINISTRE. — Hélas, pour le moment, métal rarissime n'existe qu'à l'état de p messe. Il faut creuser des mines, extraire traiter le minerai. La France de grand co offre ses ingénieurs, ses capitaux, son matér au Zambo, cette nation amie à laqu maintenant, grâce à vous, madame, n unissent des liens... de famille !

On frappe à la porte. Jules entr'ouvre.

JULES. — On n'entre pas.

VOIX DU LIVREUR. — Un colis pour M Zofar.

JULES. — ... Il n'y a rien à signer ? Bo Donnez.

Il prend le colis.

VOIX DU LIVREUR, *aigre.* — Merci pour pourboire !

Jules referme la porte.

JOSYANE. — Qu'est-ce que c'est, papa Vous m'excusez, monsieur le Ministre ?

LE MINISTRE. — Faites, faites, Madame.

JULES. — C'est lourd !

FERNANDE. — Ouvre donc, Josyane.

JOSYANE. — Tout à l'heure, voyons. On du monde.

LE MINISTRE. — Que Votre Majesté ne gêne surtout pas pour moi...

JOSYANE. — Je ne résiste pas à voir ce q y a dedans... (*Elle déballe une grosse bo en fer.*) Oh ! un seau de caviar !

FERNANDE. — Du caviar ?

JULES. — Eh bien ! il ne se moque pas toi, celui qui te l'envoie.

JOSYANE. — Je me demande qui, exemple ?

LE MINISTRE. — ... Sans doute, l'ambass de quelque puissance étrangère... à qui caviar ne coûte pas cher ! (*Il avise un car qui accompagne le colis :*) C'est bien ce je disais ! Vous voyez que nous ne sommes les seuls à être vite et bien informés, Madam

JOSYANE. — Ce qu'ils sont gentils ! !

LE MINISTRE. — Je crois pouvoir annon à Votre Majesté, sans grand risque de tromper, l'arrivage prochain de quelq autres colis...

JOSYANE. — Vous croyez ?

LE MINISTRE. — ... Une caisse de whi par exemple.

JOSYANE. — Envoyée par les mêmes ?

LE MINISTRE. — Non. Pas par les mêm Mais par d'autres... aussi soucieux que

miers de gagner les faveurs de Votre jesté.] Ah ! vous allez être comblée, dame.

ERNANDE, *les mains jointes.* — Ma petite ne !

E MINISTRE. — Votre Majesté aura souci, suis sûr, de donner la préférence à ceux un élan — sincère et désintéressé — porte éreusement à... protéger le Zambo.

OSYANE. — J'agirai pour le mieux de mon s, monsieur le Ministre.

E MINISTRE. — Dorénavant, vous en avez ix, madame.

OSYANE. — Non, monsieur le Ministre. Je s comme un négatif de photo. Vous me ez blanche. En vérité, je suis noire.

E MINISTRE. — La paix du monde est entre mains.

OSYANE. — Quelle responsabilité !... Et e que je n'ai même pas de quoi prendre n billet !

E MINISTRE. — Pour aller où ?

OSYANE. — ... Dans mon royaume, tiens !

E MINISTRE. — Qu'à cela ne tienne, ma- ne, le gouvernement de la République ait trop heureux d'offrir le voyage à votre jesté.

OSYANE. — C'est vrai ?... [Même en ixième classe, vous savez. Je sais que la ance n'est pas riche. Ça ira...]

Entre le Chef du protocole. Jules ouvre, se met au garde-à-vous et salue.

OSYANE. — Alors, vous l'avez eu ?

E CHEF DU PROTOCOLE. — Monsieur le Pré- ent de la République me prie d'insister rès de Sa Majesté — si cela est possible, et Sa Majesté n'a pas d'autres engagements — ur qu'Elle lui fasse le très grand honneur ssister au bal qu'il donne ce soir à l'Elysée.

OSYANE. — Pourquoi pas ? D'autant plus e je suis toute prête... J'accepte. (*Se tournant s le Ministre :*) Mais je vous préviens, nsieur le Ministre, si le Président veut en fiter pour essayer de me faire signer un ité...

E MINISTRE. — Un traité ?

OSYANE. — Oui, un traité. Je vous ai vu nir, allez ! avec vos airs de ne pas y cher.

E MINISTRE. — Oh ! Madame !

OSYANE. — Eh bien ! il tombera sur un bec, Président !

ULES. — Ne bois pas trop de champagne, yane !

Mme Lefèvre fait irruption.

Mme LEFÈVRE. — Où est ma fille ? Vous vez pas vu Huguette ? (*Elle s'arrête, in- dite.*) Oh ! pardon...

ERNANDE. — Eh bien ! madame Lefèvre, ne vous gênez pas. Faites comme chez vous !

JULES. — Vous ne voyez pas que la Reine donne une audience au Ministre, non ?

LE MINISTRE, *à Josyane.* — Votre Majesté mé fera-t-elle l'honneur de partager ma voi- ture ?

LE CHEF DU PROTOCOLE. — Nous en mettrons une à la disposition de Votre Majesté...

JOSYANE. — Ce n'est pas de refus. Ça ira plus vite que le métro pour faire mes courses.

Mme Raymondi, Huguette et Hubert arrivent à leur tour.

Mme RAYMONDI. — Qu'est-ce qui se passe ? Un feu de cheminée ?... Il y a un attroupement devant la porte. Oh !

Elle s'arrête net.

HUGUETTE. — Ah ! tu es là, ma petite maman chérie ! Vite, nous allons manquer le rideau ! Oh !...

HUBERT. — La bagnole, vous avez vu la bagnole dehors !

FERNANDE. — Alors Jules, tu dors ? Fais donc un cordon pour empêcher la foule d'entrer !...

Jules se met devant eux les bras tendus.

JULES. — Allons, allons, rangez-vous !

Mme *Alice, surgissant à son tour.* — La reine, je veux voir passer la reine !...

M. Raymondi ouvre la porte et fait irruption, bousculant tout le monde.

M. RAYMONDI. — Germaine, tu es là Germaine ?... Ma femme est partie en chemise et depuis... Oh !

JULES. — Circulez !

FERNANDE. — Ce n'est pas un moulin ici, c'est une loge royale !

Lucien apparaît, visiblement ivre.

LUCIEN. — Vive la Reine ! (*Il a un hoquet.*) Vive... la... Reine... Josyane !

Mme LEFÈVRE. — Tenez-moi, Hubert, je monte sur une chaise pour mieux voir !

Elle monte sur une chaise.

FERNANDE. — Josie, tu oublies ta fourrure ! (*Elle lui pose une cravate de putois autour du cou.*) Oh ! la la ! Pourvu que la teinturière soit devant sa porte !

JULES. — Ne poussez pas, voyons !

LE CHEF DU PROTOCOLE. — Sa Majesté est-elle prête à partir ?

LE MINISTRE. — Nous attendons le bon vouloir de Sa Majesté.

JOSYANE. — Allons, messieurs... A l'Elysée !

Elle sort, suivie du Ministre et du Chef du protocole, dans un murmure d'extase.

RIDEAU

ACTE III

Même décor. Par un après-midi d'hiver. La loge a un air de fête. Des banderoles de papier multicolores sont suspendues au plafond. Une nappe blanche recouvre la table centrale. Assiettes de petits-fours et mousseux. Les plantes vertes sont enrubannées. Au-dessus du lit, bien en évidence, un agrandissement photographique « en couleurs » représente la reine Josyane en tenue d'apparat (c'est-à-dire portant la robe, le diadème et l'éventail du deuxième acte). Le cadre est surmonté d'une couronne. Mme Raymondi, toujours en peignoir, guette à la porte vitrée du vestibule. Elle fume. Mme Alice est assise, en visite, d'un côté de la table, tandis que Jules, en uniforme, tiré à quatre épingles, lui fait face. Fernande, endimanchée, a posé le bout des fesses sur le bord du lit. Silence tendu.

Mme RAYMONDI. — Chut !

Elle entr'ouvre la porte. Tous sursautent et se lèvent.

FERNANDE. — Quoi, qu'est-ce qu'il y a ?

Mme RAYMONDI. — J'entends une voiture...

JULES. — Et alors ? Il en passe des voitures dans la rue, madame Raymondi !

Il se rassied.

Mme RAYMONDI. — Non ! C'était seulement Hubert sur son tri-porteur !

Mme ALICE. — Encore une fausse alerte !

Elle se rassied et chipe des petits fours.

FERNANDE. — Enfin, ça finira bien par être eux ! *(Elle frissonne).* Il fait froid dans cette loge. Jules ! Remets donc un peu de boulets dans la cuisinière.

Il se lève et va mettre du charbon dans la cuisinière.

Mme RAYMONDI, *écrasant un mégot.* — J'ai fumé tout le paquet de gauloises de mon mari... Quand on attend, n'est-ce pas...

FERNANDE. — Eh bien, madame Alice ! Quand vous aurez fini de démolir ma pyramide !

Mme ALICE, *prise sur le fait.* — Moi aussi, c'est nerveux ! Je n'aime pas le sucré !

JULES. — Tout de même, ils auraient pu prévenir de l'heure de leur arrivée !

FERNANDE. — Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit.

JULES. — Moi non plus, du coup !

Mme RAYMONDI. — Remarquez que si Josyane n'a pas prévenu de l'heure de son arrivée, c'est qu'elle ne savait pas quand elle arriverait.

FERNANDE. — Je n'en peux plus moi, deviens folle !

Elle va et vient dans la loge.

Mme ALICE. — En mauvaise saison, départs d'avion sont irréguliers !

FERNANDE, *à Jules.* — Tu crois qu'ils pris l'avion, Jules ?

JULES. — C'est une supposition... Nous n savons pas plus que toi !

FERNANDE. — Si on téléphonait ?

JULES. — Où ?

Mme RAYMONDI. — Partout ! Dans les gare

FERNANDE. — Tes collègues ne savent rie

JULES. — Je t'ai déjà dit que non !

Mme RAYMONDI. — On doit pourtant av prévu un service d'ordre...!

FERNANDE. — ...Il n'est jamais au cour de rien, celui-là ! Je ne sais pas comment t'arranges !

JULES, *posément.* — Ecoute, Fernande : fille connaît l'adresse et le chemin. Seulem une reine, figure-toi, ça a des obligations. a dû organiser une réception officielle av des gerbes de fleurs, la « Marseillaise » et t le tremblement. La pauvre petite est coin là-bas. Ce ne serait pas notre place à nous...

Mme ALICE. — Vous avez raison, monsie Bœuf. Dès qu'elle va pouvoir s'échapper, e viendra vous embrasser. Il n'y a qu'à attend

FERNANDE, *résignée.* — Attendons...

Elle se rassied sur le lit tandis q Mme Raymondi se remet en facti Hubert entre par la cour.

HUBERT. — ... Alors ?

Ils sursautent tous.

FERNANDE. — Ah ! C'est toi, Hubert !

Mme ALICE. — Vous nous avez donné un ces coups !

HUBERT. — Pas encore là ?

JULES. — Tu vois bien ! On n'a pas ca le roi et la reine sous la table !

HUBERT. — Ne vous fâchez pas, monsie Bœuf. Moi, c'est pour vous que je m'inquiè

FERNANDE. — Il n'y a vraiment aucu raison de s'inquiéter ! Est-ce qu'on s'inquiè nous ? Regarde comme on est calmes...

Elle reprend sa marche fébrile.

HUBERT. — Je rentre de livraison. To

lle est décorée ! Il y a une photo de la reine osyane dans chaque vitrine.

Mme Alice. — Vous avez vu à la charcuterie, a pièce montée ?... Oh ! c'est un artiste, le harcutier !

Mme Raymondi. — Et le pâtissier donc ! Il a û se donner un mal... Les initiales de la reine ont en sucre filé et la couronne en nougatine... n en mangerait !

Fernande, *écrasant une larme.* — Ça, elle st fêtée, notre Josyane...

Jules. — ...Vous connaissez d'autres reines, ous, qui soient nées dans l'Ile Saint-Louis ?

Fernande. — Quand je pense qu'elle a vu e jour dans cette loge !

Mme Raymondi. — Ce que c'est que la desinée !...

Mme Lefèvre arrive par la porte du vestibule.

Mme Lefèvre. — Je n'y tenais plus toute eule chez moi ! Il a fallu que je descende ux nouvelles !

Hubert. — Eh bien ! vous êtes descendue our rien !

Fernande. — Prenez une chaise, madame efèvre. Vous nous tiendrez compagnie.

Mme Alice. — Enfin qu'est-ce que disait le élégramme ?

Fernande. — « Arriverons demain. Baiers. »

Jules. — C'était daté de Dakar.

Mme Lefèvre. — ... « Arriverons »... Donc on mari l'accompagne ?

Jules. — Probable, oui.

Fernande. — Et le bébé aussi, il y a des hances !

Mme Lefèvre. — Votre petit-fils ? Mais quel ge a-t-il donc ?

Fernande. — Six semaines. Vous vous endez compte !

Hubert. — Ce sera vraiment le baptême de 'air !

Mme Alice. — Ah ! il s'en souviendra, le auvre trésor !

Mme Lefèvre. — Vous voilà donc grand-nère, madame Bœuf, et vous grand-père, nonsieur Bœuf !

Fernande. — Ce que j'ai hâte de le voir... On va être intimidés, pas Jules ?

Mme Lefèvre. — Et vous ignoriez tout de eur voyage ?

Fernande. — Tout jusqu'à hier soir. Ils uront voulu nous faire une surprise, et uelle surprise ! Je ne pensais pas revoir ma etite Josyane avant des années...

Mme Raymondi. — Quand s'était-elle embarquée pour l'Afrique, déjà ?

Jules. — Le quinze juillet dernier.

Hubert. — Ça fait sept mois.

Fernande. — Et douze jours exactement.

Mme Lefèvre. — Ils reviennent pour ongtemps ?

Jules. — Comment le saurait-on ?

Mme Lefèvre. — ... Parce qu'en principe, les ois et les reines, c'est comme les fonctionnaires, ça n'a pas droit à de longues vacances.

Fernande. — Oui, enfin... Ce sont eux qui décident quand même ! Il n'y a personne au-dessus !

Mme Alice. — Hélas ! ce n'est pas mon cas ! Il faut que remonte finir ma lessive, sinon la dame américaine ne va pas être contente ! (*Elle se lève en soupirant.*) Je ne me consolerai pas de manquer l'arrivée de la reine...

Hubert. — Je vous appellerai par la cour, madame Alice.

Mme Alice. — O.K. !

Elle sort.

Mme Raymondi. — Vous n'avez pas une cigarette pour moi, par hasard, Hubert ?

Hubert. — Tout de suite, madame Raymondi... et le feu par-dessus le marché !

Mme Raymondi, *elle se rapproche de lui.* — Vous êtes un chou, mon petit Hubert...

Pendant les répliques qui vont suivre, Mme Raymondi se tient aux côtés du commis. Œillades.

Mme Lefèvre. — Ce que vous devez être fiers et heureux, tous les deux !

Jules. — Au début, cela a un peu changé nos habitudes d'avoir une fille reine, mais on s'y fait, comme à tout !

Fernande. — Il faut convenir que Josyane a réussi !

Jules. — Elle avait tout pour réussir !... Vous me connaissez assez, madame Lefèvre, pour savoir que je ne suis pas homme à me laisser impressionner. Pour moi, les rois et les reines sont des gens comme les autres. N'empêche que quand il y en a un qui entre dans votre famille, ça vous fait tout de même quelque chose !...

Mme Lefèvre. — Je m'étonne qu'on ne parle pas de leur arrivée dans les journaux !

Jules. — Et l'incognito, qu'est-ce que vous en faites de l'incognito ?

Mme Lefèvre. — Ah ! évidemment, l'incognito... Ils vont habiter ici ?

Fernande. — Vous voulez rire, madame Lefèvre !

Mme Lefèvre. — Je voulais dire la chambre de Josyane, au sixième...

Jules. — Ils iront dans un palace, comme tous les souverains de passage à Paris.

Mme Lefèvre. — Noblesse oblige, j'oubliais !

Fernande. — Habituée au luxe et aux honneurs, comme elle l'est maintenant, ma Josyane se sentirait bien à l'étroit dans cette modeste loge... Ce n'est pas votre avis, madame Raymondi ?

Mme Raymondi, *surprise dans son manège avec Hubert et tombant des nues.* — Pardon !... vous dites ?...

Fernande. — Vous vous rappelez bien les lettres de Josyane que je vous ai lues ?...

Mme Raymondi. — Oh oui ! Sa vie là-bas semble être un véritable conte de fées.

Jules. — Avec quel style elle racontait sa chasse au tigre ! On croyait y être !

Fernande. — Et la fête de nuit qu'elle a

donnée autour de sa piscine ! Avec les ballets et les feux de bengale ! J'ai hâte de tout lui faire raconter de vive voix.

Mme Lefèvre. — Tout cela est merveilleux, J'en conviens... mais surtout pour elle !

Jules. — Pourquoi donc, madame Lefèvre ?

Mme Lefèvre. — Personnellement je préfère que ma fille soit un peu moins huppée et un peu plus à moi ! Depuis qu'Huguette a quitté l'appartement, je me sens comme une âme en peine... Pourtant Levallois-Perret, ce n'est pas le fin-fond de l'Afrique !

Fernande. — Sorti de l'Ile, vous savez... Pour moi c'est tout de pareil au même !... On dirait vraiment que ça vous gêne, madame Lefèvre, que notre fille soit reine !

Mme Lefèvre. — Moi ? Par exemple, qu'est-ce que j'ai dit ?

Fernande. — Ce n'est pas de notre faute, après tout, si votre fille ne l'est pas, elle !...

Mme Raymondi. — ... Bon, eh bien ! puisque Josyane tarde à arriver, je vais en profiter pour aller enfiler une robe... Ce sera plus convenable !... Pendant que j'y pense, Hubert, venez donc avec moi pour reprendre toutes les bouteilles vides. Ma cuisine en est envahie !

Elle sort.

Hubert. — Si la patronne me demande, monsieur Bœuf, soyez gentil de lui dire que....

Jules. — ... Je lui dirai que tu es monté en service chez Mme Raymondi !

[Hubert. — Oh ! Je n'en ai pas pour longtemps !... Cinq minutes !...]

Il sort.

Jules, *regardant par la porte du vestibule qu'il tient entr'ouverte.* — Voilà qu'il recommence à pleuvoir !

Fernande. — Cela va disperser les curieux devant la porte !

Mme Lefèvre, *elle se lève pour aller voir.* — Que vous croyez !... On s'abrite, on ouvre des parapluies... On ne s'en ira pas sans avoir vu la Reine !

Fernande, *allant jeter un coup d'œil à son tour.* — Ce qu'ils sont gentils, tous ces gens-là ! Regardez-les !...

Jules. — C'est la gloire !...

Tandis qu'ils sont tous les trois à regarder dehors par la porte vitrée du vestibule, celle de la cour s'est ouverte doucement... Vêtue presque pauvrement d'un imperméable dont le capuchon est rabattu sur son visage, portant dans ses bras son bébé enveloppé dans une couverture, paraît Josyane.

Josyane. — Bonsoir, m'man ! Bonsoir, p'pa !

Jules, Fernande et Mme Lefèvre se retournent brusquement, Fernande pousse un cri.

Fernande. — Ha... Josyane !!!!

Josyane. — Il y avait tant de monde devant la porte que je suis passée par derrière, personne ne m'a reconnue...

Fernande, *se précipitant.* — C'est bien ma Josyane ! Que je te regarde, que je regarde...

Jules. — Tu as fait bon voyage, fifille ?

Embrassades.

Fernande. — Le temps nous a souv paru long, tu sais... Enfin tu es là !

Jules. — Oui. Elle est là. On est gâtés.

Mme Lefèvre s'avance.

Mme Lefèvre. — Vous me reconnaiss Josyane ?

Josyane. — Bien sûr, madame Lefèv Vous allez bien, madame Lefèvre ? Et guette ?

Jules. — Où est le roi Zofar ?

Fernande. — On espérait que tu viendr avec ton mari !

Josyane. — Il est resté à la gare po s'occuper des bagages...

Mme Lefèvre. — Des bagages, un roi ?

Josyane. — Une valise s'était égarée.

Fernande. — Et il y avait beaucoup monde à la gare pour vous recevoir ?

Josyane. — Personne.

Jules. — Mais ta suite ?

Josyane. — Quelle suite ?

Jules. — Tu n'as pas un secrétaire, d dames d'honneur ?

Josyane. — Qu'est-ce que j'en ferais ?

Mme Lefèvre. — C'est vraiment ce q j'appelle le plus strict incognito !

Fernande. — Quand même, tu aurais faire un effort de toilette, Josy !

Jules. — Ton vieil imper, tu sais, il bon pour les Puces !

Fernande. — Il faut savoir tenir son ran

Josyane. — Mon rang, mon rang... après voyage que je viens de faire, j'ai le dr d'être un peu chiffonnée !...

Jules, *déconcerté, à Mme Lefèvre.* Croyez-vous qu'elle est restée simple !

Fernande. — Il est vrai qu'une reine, peut tout se permettre...

Josyane. — Où est-ce que je le pose ?

Jules. — Quoi donc, fifille ?

Josyane. — Ben, le petit ! Je ne vais p rester comme ça avec le petit sur les bras...

Jules. — Ah oui !... le petit...

Fernande. — C'est... c'est ça le petit ?

Mme Lefèvre. — Qu'il est bien emmitoufflé On ne voit même pas sa frimousse !

Josyane. — Ne le réveillez pas, surtout ! a braillé pendant tout le voyage.

Mme Lefèvre. — Il doit faire ses dents.

Fernande. — Ben... mets-le sur le lit, là, e attendant...

Josyane porte le bébé sur le lit.

Josyane. — Je vais le défaire un peu. fait si chaud ici... Allons, gros bonhomme Là, voilà !

Elle démaillotte le bébé, assistée d Mme Lefèvre, tandis que Fernande Jules se tiennent à l'écart.

Mme Lefèvre. — Oh ! l'amour ! Il n'a pa

r vrai... Il est comme en celluloïd ... Guili, ti, guili...

OSYANE. — Qu'avez-vous fait là, madame èvre ? Voilà qu'il ouvre un œil !

me LEFÈVRE. — Ce qu'il est comique !... Un i petit bout de zan !

Fernande et Jules n'ont pas bougé.

ERNANDE, *bas, à Jules.* — Tu entends Jules ?

ULES, *même jeu.* — Oui, Fernande. Un vrai it bout de zan !

ERNANDE, *même jeu.* — Il ne peut pas e complètement noir, tout de même ?

ULES, *même jeu.* — Non, pas complè- ent.. Enfin ne t'attends pas non plus à ce il soit blond !

ERNANDE, *même jeu.* — Mais pas noir-noir ?

ULES, *même jeu.* — Est-ce que je sais, i ?... Vas-y voir !

ERNANDE, *même jeu.* — Non, toi d'abord ! i comme une angoisse au creux de tomac.

ULES. — Tous les deux ensemble alors !... urage !

Ils se dirigent vers le lit.

me LEFÈVRE. — Je bouche la place au pépé à la mémé ! Eh bien ! qu'est-ce que vous endez pour venir l'embrasser ?...

OSYANE. — C'est votre petit-fils !

Jules et Fernande s'avancent. Ils contemplent le bébé.

ERNANDE. — Oh !

ULES. — Du cirage !... Ça, son papa ne urra pas le renier !

ERNANDE. — J'aurai du mal à me faire à dée que c'est la chair de ma chair.

ULES. — ... Il est marrant !

me LEFÈVRE. — Comment s'appelle-t-il, ce tit ange ?

OSYANE. — Zofar-Jules. Zofar comme son re et Jules comme son grand-père.

ERNANDE. — Regarde, Jules... Il me sourit !

ULES. — Je te demande bien pardon, adame Bœuf, mais c'est à moi qu'il sourit !

ERNANDE. — Enfin, je vois bien qu'il me garde, tout de même !

ULES. — Je te dis le contraire... Hein far-Jules que c'est à pépé que tu fais ette ?

ERNANDE. — Il me tend son pied, son tit peton !

me LEFÈVRE. — A la bonne heure ! Comme , il n'y aura pas de jaloux.

ULES, *à Josyane.* — Il a l'air costaud, dis nc, pour son âge ?

OSYANE. — Je pense bien ! Neuf livres, il se.

me LEFÈVRE, *elle pousse un cri.* — Oh ! ut d'un coup, comme ça, de trois-quarts, st frappant !

ERNANDE. — Quoi, madame Lefèvre ?

me LEFÈVRE. — Ce qu'il peut ressembler à n grand-père !

ULES. — Eh bien ça par exemple, c'est prévu !

ERNANDE. — Ma foi pour une fois, madame Lefèvre, vous dites vrai !

OSYANE. — ... Dans l'expression, peut-être, oui, dans sa façon de rouler les yeux... il y a quelque chose !

ERNANDE. — Enfin le sang royal domine !

ULES. — A première vue... mais je t'assure qu'au même âge... Tiens, sur ma photo de baptême... eh bien ! je suis son portrait craché, à Zofar-Jules !

me LEFÈVRE. — Ça n'a rien d'étonnant. Ce fils de roi est aussi un fils du peuple.

ERNANDE. — Ce n'est pas une raison pour le tripoter, madame Lefèvre !

me LEFÈVRE. — Je le chatouille du bout du doigt, pour le faire rire...

ERNANDE. — Ce n'est pas sain. Laissez-le donc tranquille, ce pauvre trésor. Vous êtes tous là sur lui. Faut qu'il respire... Pousse-toi, Jules.

ULES. — Si je n'ai même plus le droit de regarder mon petit-fils !

ERNANDE. — Fais donc bouillir le lait. Je vais lui donner son biberon... (*Au bébé :*) C'est très joli d'avoir une maman reine, mais nous, il nous faut notre lolo à l'heure, pas mon Jésus ?

me LEFÈVRE. — Je ne veux pas être indiscrète. Vous devez avoir beaucoup de choses à vous dire. Je vais vous laisser entre vous. Nous vous reverrons, Josyane ? Vous restez ici quelque temps ?

OSYANE. — Oui. Quelque temps, je crois...

me LEFÈVRE. — Tant mieux ! Allez, je me sauve !

Elle sort.

ULES. — Qu'est-ce qui se passe, Josyane ?

ERNANDE. — Je te trouve bizarre.

OSYANE. — Il se passe que... Il se passe que... je suis bien contente d'être ici. (*Elle enlève son imperméable et son capuchon et apparaît vêtue d'une sorte de pagne en cotonnade, à la façon des femmes africaines.*)... Oh la la !... quand on a perdu l'habitude de porter des souliers... quel supplice ! (*Elle enlève prestement ses souliers devant ses parents médusés.*) Eh bien ! il n'y a pas de quoi ouvrir des yeux comme des soucoupes ! Je porte mon costume national, tout simplement.

ERNANDE. — C'est ta robe de tous les jours ?

ULES. — Tu... tu n'as pas peur d'attraper froid ?

OSYANE, *maussade.* — Je n'ai rien d'autre à me mettre... Si vous croyez que je ne préférerais pas un petit tailleur en flanelle grise !... Alors, maman, quoi de nouveau dans l'immeuble ?

ERNANDE. — Quoi de nouveau ? Pas grand'chose... Ah ! les jumeaux à me Loiseau viennent d'avoir la scarlatine. On a eu la paix pendant ce temps-là. Et la Polonaise m'a encore envoyé une lettre anonyme...

OSYANE, *passionnée.* — Non ?

FERNANDE. — Si !

JULES. — Tu ne crois pas, Fernande, que ta fille a des choses plus intéressantes à nous raconter ?

JOSYANE. — Mais je ne vois pas Sultane ?

FERNANDE. — Je lui ai repris rendez-vous avec l'angora de la rue Boutarel...

JOSYANE. — Sultane ! Sultane ! Où est-elle...?

FERNANDE. — Ça y est ! Elle s'est encore échappée !

Josyane rit. On frappe à la porte.

UNE VOIX. — Docteur Lalou, s'il vous plaît ?

JOSYANE, *spontanément.* — Premier étage droite. La minuterie est à gauche en bas de l'escalier.

UNE VOIX. — Merci !

JOSYANE. — Pas de quoi ! *(A ses parents qui la regardent sidérés :)* Eh bien ! on a beau dire, ça fait du bien de se retrouver dans son Ile !

JULES. — Ta joie fait plaisir à voir mais dorénavant quand quelqu'un demandera un étage, tu laisseras ta mère répondre. Tu t'oublies, Josyane !

FERNANDE. — Pourquoi, Jules ? Au contraire, je trouve ça gentil ! Alors tu l'aimes toujours, ta vieille loge ?

JULES. — Quand même, ça doit lui faire un drôle de changement ! Après avoir quitté son palais...

FERNANDE. — C'est vrai, mon Dieu... ton palais ! Il est beau ? Il est grand ?

JULES. — Raconte.

JOSYANE. — Mon palais, mon palais... on ne peut pas appeler ça exactement un palais.

FERNANDE, *déçue.* — Ah... ?

JULES. — Un château, alors ?

JOSYANE. — Si tu veux dire par là qu'il y a des tours, non, il n'y a pas de tours !... Ça n'a rien d'un château non plus !

FERNANDE. — Comme une grande villa au bord de la mer, plutôt ?

JOSYANE. — ... Ecoutez, c'est bien simple. Vous voyez le cabanon de Tonton et Tantine à Argenteuil ?... Eh bien ! ce serait assez dans le même style... en plus grand.

JULES. — En effet ! ça n'a vraiment rien d'un palais...

FERNANDE. — Ni d'un château !

JOSYANE. — Ni même d'une grande villa au bord de la mer... enfin à côté du reste là-bas, on pouvait dire que c'était un palais quand même !

JULES. — Comment c'est, le reste ?

FERNANDE. — Ta capitale Kandaar ?

JOSYANE. — Des huttes en boue séchée, des baraquements et par-ci par-là des tas de vieux bidons, partout des tas de vieux bidons.

FERNANDE. — Des vieux bidons ?

JULES. — Eh bien ! ma petite fille, ce n'est pas exactement ce que tu nous racontais dans tes lettres.

JOSYANE. — Je savais que ça faisait tellement plaisir à maman de les lire à Mme Lefèvre !

FERNANDE. — De là à nous bourrer le crâne avec ta piscine, tes chasses au tigre e feux de bengale !

JOSYANE. — Je rêvais, je faisais des pro

JULES. — Alors, rien n'était vrai ?

JOSYANE. — C'est-à-dire que j'interpr un peu les choses...

FERNANDE. — Pour changer !

JULES. — Et l'uranium ?

JOSYANE. — Ah ça ! il paraît qu'il y en veux-tu en voilà.

JULES. — Ah enfin ! tout de même !

JOSYANE. — Seulement, n'est-ce pas, o peut rien faire pendant la saison des plu

JULES. — Et elle dure longtemps, la sa des pluies ?

JOSYANE. — En tous cas, moi, je n'en ai connu d'autre !

FERNANDE. — Et il pleut beaucoup ?

JOSYANE. — Nuit et jour.

Silence accablé.

JULES. — Alors, c'est moche ?

JOSYANE. — Dans un sens, plutôt oui.

FERNANDE. — A ce point-là ?

JOSYANE. — Et encore, vous ne savez ri

JULES. — Quoi ? Le torchon brûle déjà ton ménage ?

JOSYANE. — Au contraire. Nous nous ado Zofar m'aidait à tout supporter.

FERNANDE. — Du moment que tu t'ent avec ton mari, c'est l'essentiel.

JULES. — Pour le reste, avec le temps finiras bien par t'habituer.

JOSYANE. — Hélas ! le temps, il m'a man

JULES. — Rien n'est parfait dans la Chaque chose présente ses petits inconvéni

FERNANDE. — Il ne faut pas te montre capricieuse. Il y en a beaucoup qui voudra bien être à ta place.

JOSYANE. — Qu'elles y aillent, parce justement, elle est libre !

JULES. — Quoi ? Tu n'es plus reine ?

FERNANDE. — Comment ça, tu n'es reine ?

JOSYANE. — Je ne suis plus reine parce j'ai perdu mon trône, ce n'est pas plus c pliqué que ça.

JULES. — Allons bon !

FERNANDE. — Elle nous aura encore fait bêtises. Ah ! ils en auront vu tes malheur parents.

JOSYANE. — Dirait-on pas ! Je ne suis pa première à qui ça arrive.

JULES. — Et d'abord veux-tu nous expliq un peu comment tu l'as perdu ton trône, he

JOSYANE. — Je l'ai perdu parce que le mon mari a été renversé.

JULES. — Bravo. C'est complet, il ne manq plus que ça : un gendre chômeur et n rellement nous allons l'avoir sur les bras

FERNANDE. — Aussi on ne se met pas quand on n'est pas capable !

JOSYANE. — Pas un mot sur les capaci de mon mari. Zofar était un monarque ad rable. Il alliait à l'autorité des grands ch

majesté naturelle et la générosité d'un libéral.

ES. — Le résultat a été brillant !

YANE. — Zofar Premier a perdu son parce qu'il aimait une femme, et cette e, c'était moi.

RNANDE, *explosant.* — Je l'aurais parié. t-ce que tu as fait encore, hein ? Qu'est-ce u as fait pour qu'il perde son trône, ton espèce de grande gourde ?

ES. — Un trône, tout de même, ça ne rd pas comme ça.

RNANDE. — Elle aura pris ses airs comme itude. Je la vois d'ici !

YANE. — J'étais blanche, voilà tout. Ils pas voulu d'une reine blanche.

ES, *médusé.* — Les Nègres ?

RNANDE. — Ils te reprochaient d'être he ?

YANE. — Oui. Farouchement.

ES. — Qu'est-ce qu'ils auraient voulu, ?

YANE. — Que je sois noire, imagine-toi.

RNANDE. — Ça, par exemple !

ES. — Il me semble, au contraire, que t leur faire un grand honneur aux s, que de leur donner une reine blanche !

YANE. — Ils n'ont pas trouvé, il faut e !

ES. — Tu n'as pas su y faire. Tu n'as pas ir parler.

YANE. — J'ai appris la langue. Je cause mbo pour ainsi dire couramment. Tiens : ano banzo basili kilika na ».

RNANDE. — Qu'est-ce que ça veut dire ?

YANE. — « Le lait de coco fait mauvais ge avec la pastèque ». C'est un proverbe connu.

ES. — Pour moi, il doit y avoir une n politique là-dessous. Peut-être une gance des pays étrangers.

YANE. — Qu'est-ce que vous allez chercher, beaucoup plus simple. Les indigènes chent à leur roi de s'être mésallié ! la peau banche, ils estiment que c'est nal, ridicule, déplacé !

RNANDE, *butée.* — Ce que je trouve nal, ridicule et déplacé, ce serait plutôt ir la peau noire !

YANE. — Toi, oui !

ES. — Que peut-on reprocher au fait ir la peau blanche ? Je me regarde et nent objectivement, je ne vois pas.

YANE. — D'abord ils trouvent ça laid.

RNANDE. — Laid ? Ils ne se sont pas dés !

YANE. — Ils disent que la chair pâle ge une odeur fade. Quand j'entrais dans case, on agitait ostensiblement des ails. On faisait brûler des herbes aro- ques. Je vous assure, c'est vexant.

ES, *reniflant sa main.* — Je ne sens rien,

RNANDE. — Et ils n'ont pas été séduits on joli sourire ?

JOSYANE. — Au contraire. Les élégantes de Kandaar se liment les dents et se les peignent en noir.

FERNANDE. — En effet ! Il y avait de quoi se moquer de toi !

JOSYANE. — On ne s'en privait pas, je t'assure. Oh ! les affronts et les humiliations que j'ai pu subir !

JULES. — J'aurais cru que les femmes essaieraient de te copier.

JOSYANE. — C'est moi qui m'y suis efforcée. J'ai tout essayé : des bracelets aux pieds, un anneau dans la narine... J'ai même été jusqu'à sortir dans la rue les seins nus.

FERNANDE, *choquée.* — Oh ! Josyane !

JULES. — C'est du propre !

JOSYANE. — Eux, justement, sont choqués par le spectacle d'une femme qui ose se montrer habillée ! De quoi avais-je l'air ? Oh ! l'horrible impression de se singulariser, d'être toujours en butte aux critiques et aux quolibets !

FERNANDE. — Ton mari, qu'est-ce qu'il disait ?

JOSYANE. — Pauvre Zofar ! Que voulais-tu qu'il dise ? Il était bien embêté.

JULES. — Il n'essayait pas de leur expliquer ?

JOSYANE. — Expliquer quoi ? Que j'étais blanche ? Ils le voyaient.

JULES. — Que tu étais trop bien pour eux ; qu'ils étaient des sauvages ; que d'être blanc, c'est beaucoup mieux que d'être noir, enfin que tu étais une jeune fille civilisée de Paris.

JOSYANE. — Oh ! tu sais, Paris... ça ne les impressionne guère !... Sorti de chez eux, il n'existe dans leur esprit que des provinciaux et des barbares.

FERNANDE. — Ce qu'il faut entendre ! Comme s'il y avait une autre ville au monde que Paris !

JOSYANE. — Ils disent la même chose, eux, de Kandaar.

JULES. — Ce sont des abrutis, tes Nègres !

JOSYANE. — Enfin tout ça, au départ, la faute à qui ?

FERNANDE. — Elle le demande !

JOSYANE. — Je vais vous le dire : votre faute à vous.

JULES. — Oh !

JOSYANE. — Après tout, je n'ai pas demandé à être blanche ! C'est vous qui m'avez faite blanche !... Vous ne pouviez pas me faire noire, non, comme tout le monde !...

JULES. — Comme tout le monde, alors, là, Josyane tu vas fort !

JOSYANE. — Comme tout le monde... au Zambo !

FERNANDE, *pincée.* — Excuse-nous, mais ton père et moi, nous ne pouvions vraiment pas prévoir !

JULES. — Et puis même, avec la meilleure volonté...

JOSYANE. — Pauvre Zofar ! Lui a-t-on assez reproché son mariage ! Ce qui a fait scandale,

outre la couleur de ma peau, c'est que j'étais son unique épouse.

FERNANDE. — Pourquoi ? Ils en ont plusieurs ?

JOSYANE. — Toujours ! Mais Zofar n'usait pas du harem que le roi son oncle lui avait laissé en héritage. Trois cents femmes... de toutes les gammes du noir, elles !

JULES. — Très joli, ces mœurs !

JOSYANE. — Une seule épouse ! On trouvait ça immoral. La presse locale ne se gênait pas pour le dire.

JULES. — Il y a des journaux dans ce bled ? Tu m'étonnes !

JOSYANE. — Les journaux, là-bas, ce sont les tam-tams ! Et je vous assure qu'ils allaient bon train. On ne s'entendait plus. Un beau jour, Zofar fut mis en demeure de me répudier. Le peuple était déchaîné. Je n'osais plus franchir l'enceinte de fils de fer barbelés qui clôturait le parc royal. Un coup d'état fut fomenté par mon plus jeune beau-frère, treize ans et demi, poussé par le grand Fétichiste. Nous dûmes prendre la fuite, dans la nuit, sous la pluie.

FERNANDE. — Il pleuvait encore ?

JOSYANE. — Il pleut tout le temps, je te dis !

JULES. — Quel pays ! Vive l'Ile Saint-Louis !

Dehors, la pluie redouble.

JOSYANE. — Et puis nous franchîmes la frontière.

JULES. — Comment ça ?

JOSYANE. — A quatre pattes. Je vous passe les péripéties dramatiques... L'exil, un cargo jusqu'à Dakar, l'avion pour Marseille. La France... et me voilà. C'est fini. Vous savez tout.

JULES. — Evidemment, ce n'est pas gai, mon pauvre petit.

FERNANDE. — Tu crois qu'ils t'auraient mangée s'ils t'avaient attrapée ? *(Avec un trémolo dans la voix :)* Ma petite Josy !... *(Changeant de ton :)* Quand même, tu aurais pu nous donner quelques détails dans ton télégramme !

JOSYANE. — C'est ça ! Pour vous affoler !... Et puis, comment je l'aurais payé, le télégramme ? J'ai déjà raclé le fond de mon porte-monnaie pour vous dire que j'arrivais.

FERNANDE. — J'espère que vous avez au moins pu sauver les bijoux de la couronne ?

JOSYANE. — On a sauvé nos peaux, noires et blanche. Et puis il n'y a jamais eu de couronne !

JULES. — C'est fou quand même, ce qu'ils peuvent avoir comme préjugés, les Nègres.

FERNANDE. — A côté de nous !

JULES. — Bon. Il s'agit de ne pas s'endormir. Tu vas faire jouer tes relations. Le ministre des Affaires étrangères avait l'air d'un brave homme.

JOSYANE. — Ce n'est plus le même. Il y en a eu trois nouveaux depuis que je suis partie !

JULES. — Et le Président ? Tu m'as dit que vous aviez beaucoup sympathisé ?

FERNANDE. — Même qu'il t'a passé un v d'orangeade.

JOSYANE. — Qu'est-ce que tu veux q fasse ? Ce n'est pas lui qui rendra ma p noire ni celle de Zofar, blanche !

FERNANDE. — Eh bien ! te voilà dans de j draps ! Je ne veux pas t'accabler ma pe fille, mais si tu nous avais écoutés ! Ton p te l'a pourtant assez dit et répété d'épouser un nègre, ça ne pouvait que t'att des complications. On te regarde d'un d d'œil chez les Blancs, on ne veut pas de chez les Noirs... Non, des mariages par c'est la bouteille à l'encre !

JOSYANE. — Et moi je te réponds, mam que dans le mariage, ce qui compte c l'amour. J'aime Zofar, Zofar m'aime. A beaucoup d'amour, on est toujours les p forts.

JULES. — Oui... en attendant, j'ai l'air avec mes guirlandes au plafond.

On frappe à la porte. Entrent Huguett Lucien. Huguette arbore une veste renards, sac, gants et chapeau. T dame. Lucien porte un pardessus r et un joli foulard.

HUGUETTE. — Vous, là, Josyane ! comprends maintenant pourquoi la foule massée devant la maison !

LUCIEN. — Il a fallu jouer des coudes p se frayer un passage.

HUGUETTE. — Déjà de retour ?

LUCIEN. — C'est un événement ! Qu'est que vous en dites, monsieur Bœuf ?

JULES. — Avec Josyane, vous savez, il f s'attendre à tout !

JOSYANE. — Ça a été très précipité, imprévu... enfin, je suis là !

HUGUETTE. — Alors Josyane... heureuse

JOSYANE. — D'être à la maison ? comment !

LUCIEN. — C'est amusant d'être reine ?

JOSYANE. — Amusant ? Non. Pas tous jours. Et d'être mécanicien ?

LUCIEN. — Encore assez, surtout quand est le patron. Parce que ça y est, tu s Josyane. C'est moi qui mène l'affaire. Et marche fort.

JOSYANE. — Je suis bien contente pour mon vieux.

FERNANDE. — Et mon lait qui s'est sauv Vraiment Jules, tu n'es bon à rien !

Elle se précipite à la cuisine pour reti la casserole du feu et elle s'y tien pendant toute la scène.

HUGUETTE. — Alors... le Zambo ?

JOSYANE. — J'en suis revenue !

LUCIEN. — Oui... on voit !

HUGUETTE. — En voyage officiel ou plaisir ?

JOSYANE. — Tout ce que je peux vous d c'est que je n'ai pas pris un aller-retour !

LUCIEN. — Ah ?

HUGUETTE. — Quoi, ça a mal tourné ?

OSYANE. — Plutôt. Je vous jure même que eu chaud.

UCIEN. — Tu n'as pas perdu ta couronne ?

OSYANE. — Si, mon petit Lucien. Il en est vent ainsi des rois et des reines.

UGUETTE. — Vous au moins, ça n'a pas été ! !

UCIEN. — Ce n'est vraiment pas de veine. uis désolé, Josyane.

OSYANE. — Que veux-tu... les risques du ier !

UCIEN. — Mais alors... qu'est-ce que tu vas e ?

UGUETTE. — Les bureaux de placement ! es drôle, Lucien... Dieu merci, la sténo ne blie pas du jour au lendemain !

ERNANDE. — Il n'y a pas de sot métier, il a que de sottes gens.

UCIEN. — Vous avez raison, madame uf... Et ton mari, Josyane ? D'après ce que n'as dit, c'est un intellectuel... Qu'est-ce l sait faire ?

OSYANE. — Rien, mais il a des tas de lômes.

UCIEN. — Sans spécialité et surtout sans e de travail, ce ne sera pas facile... enfin st jeune et en bonne santé... il s'en sor- toujours.

OSYANE. — Merci, Lucien, une bonne ole, ça fait toujours du bien.

UGUETTE. — Nous, comme les gens heureux s n'avons pas d'histoire.

OSYANE. — Vous ?...

UGUETTE. — Lucien et moi !... Comment, s ne savez pas ?

UCIEN. — Tu n'as pas reçu le faire-part ?

UGUETTE. — Nous rentrons de voyage de es.

OSYANE. — Mais non ! j'ignorais tout... t merveilleux ! Toutes mes félicitations, et vœux de bonheur... Je suis sûre que vous z un petit ménage parfait.

UGUETTE. — Ç'a été le coup de foudre, s savez, Josyane.

OSYANE. — Ah oui !... vraiment ?

UGUETTE. — Inutile de vous dire que je travaille plus. J'ai quitté le Châtelet.

UCIEN. — On s'est beaucoup vus avec guette après ton départ. Et puis un beau r, on s'est décidé !

OSYANE. — La vie fait bien les choses, tu s Lucien !

M. Raymondi frappe à la porte et entre en même temps.

. RAYMONDI. — Oh la la !... Mais qu'est-ce c'est que cette cohue !... Il n'y a plus ven de rentrer chez soi ! Bonsoir, monsieur uf, bonsoir, madame Bœuf ! Pas de courrier r moi ?... (*Il regarde dans son casier.*) ?... Merci beaucoup. Bonsoir, monsieur uf, bonsoir, madame Bœuf !

Il sort en refermant la porte et sans même avoir vu Josyane.

ERNANDE. — Toujours dans les nuages, i-là !

JOSYANE. — J'allais lui dire bonjour... il ne m'a même pas vue !

HUGUETTE. — Il faudra venir nous voir, Josyane, que je vous montre mon petit intérieur... Enfin je ne sais pas si c'est une invitation très protocolaire ?...

JOSYANE. — Je l'accepte quand même, ma chère Huguette !

HUGUETTE. — Vous verrez ma cuisine. Ça, j'en suis fière de ma cuisine. J'ai une cuisinière dernier modèle, gaz-électricité. Lucien ne sait rien me refuser !

JOSYANE. — En effet. Quelle magnifique fourrure !

HUGUETTE. — Vous avez vu le sac en croco ? Et tenez ! la bague !

Elle tend sa main à Josyane.

JOSYANE. — Superbe !

FERNANDE. — Vous la gardez pour faire la vaisselle ?

HUGUETTE. — Mais j'ai aussi une femme de ménage, madame Bœuf !

FERNANDE. — Décidément, vous avez tout !

HUGUETTE. — Bon. Eh bien ! je crois que ma petite maman chérie doit s'impatienter... Et surtout, ma pauvre Josyane, ne vous laissez pas abattre. Cela ne sert à rien. Evidemment c'est un beau rêve qui s'écroule. Mais quoi ? Vous allez retrouver vos petites habitudes. A très bientôt, j'espère.

Elle s'éloigne, prête à sortir.

LUCIEN. — C'est drôle quand même la vie, quand on y pense, Josyane !

Au moment où Huguette va sortir. Hubert entre en trombe, et la bouscule. Huguette pousse un petit cri.

HUBERT. — Pardon !... Excusez-moi !... Je ne fais que passer...

Il a un œil au beurre noir et la manche de sa chemise est déchirée. On le voit traverser la loge comme un fou et sortir par la cour, laissant derrière lui la porte ouverte. On entend alors, côté cour, les hurlements des Raymondi.

VOIX DE Mme RAYMONDI. — Au secours ! A l'assassin !...

VOIX DE M. RAYMONDI. — Cette fois-ci, tu vas payer, créature !...

VOIX DE Mme RAYMONDI. — N'approche pas ! Je me jette par la fenêtre ! (*Bruit de casse*)... Pas la potiche de maman ! Pas la potiche de maman !...

FERNANDE. — Ce n'est rien ! Seulement les Raymondi !...

Elle ferme la porte.

HUGUETTE. — Alors tu viens, Lucien ?

LUCIEN. — Voilà, Huguette.

Ils sortent par le vestibule.

FERNANDE. — Tu l'as entendue, cette poseuse ?... Je ne peux pas m'empêcher de penser que le manteau de fourrure, le sac en croco et la cuisinière dernier modèle, c'est toi qui aurais pu les avoir !

JOSYANE. — Un sac en crocodile et une

cuisinière électrique, tout le monde peut les avoir !

FERNANDE. — Tout le monde, mais pas toi !

JOSYANE. — J'ai eu davantage.

FERNANDE, *les yeux au ciel.* — Oui... l'uranium ! De quoi faire sauter le monde !...

JULES. — Au-dessous de tout, Josyane, tu m'entends, je t'ai trouvée au-dessous de tout !

JOSYANE. — Qu'est-ce que j'ai fait encore ?

JULES. — Cette façon de raconter les choses à Huguette et Lucien... je ne savais plus où me fourrer !

JOSYANE. — Tôt ou tard, ils auraient bien appris ce qui s'était passé !

JULES. — On ment. On essaie d'être à la hauteur.

JOSYANE. — A la hauteur de qui ? A la hauteur de quoi ?

JULES. — A la hauteur d'un trône !

JOSYANE. — Faut croire que c'est trop haut pour moi... J'ai fait ce que j'ai pu. Mon peuple m'a tout de suite prise en grippe... comme Marie-Antoinette !

FERNANDE. — Enfin, Jules, ce n'est pas de sa faute à cette pauvre Josy !

JOSYANE. — Après tout, quand j'ai rencontré Zofar, il n'était pas roi. Cela ne nous a pas empêchés d'être heureux... Ah ! les beaux jours qu'on a vécus tous les deux à l'hôtel du square Monge.

JULES. — Nous n'en sommes plus à l'hôtel du square Monge. Il s'est passé pas mal d'événements depuis ce temps-là... au Zambo notamment !

JOSYANE. — C'est aimable de me le rappeler, papa. J'étais là, j'étais bien, en famille. Je l'avais déjà presqu'oublié !

JULES. — Oublié ! Elle l'avait déjà presqu'oublié ! Figure-toi que les gens dehors, eux, ils ne l'ont pas oublié. Ils réclament la reine Josyane. Ils veulent la voir.

JOSYANE. — Il n'y a qu'à leur dire qu'elle n'existe plus.

JULES. — Aucune conscience professionnelle ! C'est toute la nouvelle mentalité !

JOSYANE. — Merci bien, j'en ai soupé. Non... vous aviez raison tous les deux. Je ne me rendais pas compte. Je croyais que d'être reine, c'était comme d'être une star, en mieux ! Maintenant, j'ai compris. Pour les grandes aventures, les destins hors-série, il y a le cinéma le samedi soir. Ça coûte cent cinquante francs et on en a pour la semaine.

JULES. — Le cinéma, c'est pour les petites dactylos ! Toi, tu as voulu être reine et tu vas me faire le plaisir de continuer. On ne fait pas tourner comme ça le monde en bourrique...

FERNANDE. — Ne serait-ce que le charcutier avec sa pièce montée !

JULES. — Où est ta couronne et ton éventail ? Je ne veux pas qu'un locataire te voie dans ce costume de plage ! Tu vas te remettre en tenue... comme sur ta photo.

JOSYANE. — Ce sera d'un pratique pour aller au bureau !

JULES. — Elle parle de retourner au bure quand son pays est à la dérive !

JOSYANE. — C'est justement pour ça qu va falloir que j'y pense sérieusement.

JULES. — Malheureuse ! Et Zofar-Jules ?

JOSYANE. — Quoi, Zofar-Jules ?

JULES. — Tu n'y penses pas, à ton fils égoïste !

JOSYANE. — Je suis une très bonne mère Alors maman, ce biberon, c'est pour aujou d'hui ou c'est pour demain ?

FERNANDE, *s'affairant.* — Voilà, voilà...

JULES. — Je ne te parle pas de son bibero je te parle de son avenir !

JOSYANE. — J'y pense aussi. J'ai décidé q mon fils serait docteur ou avocat.

JULES. — De mieux en mieux ! Qui te d qu'il ne règnera pas un jour ?

JOSYANE. — Sur l'Ile Saint-Louis ?

JULES. — Ton mari n'a pas abdiqué Donc, il est toujours le roi et ton beau-frè un vulgaire usurpateur.

JOSYANE. — Ah ! celui-là, quel petit saloparc Quand je pense que je lui ai appris à dans la valse ! Attends un peu qu'on se retrouve

JULES. — Nous n'en sommes pas encore là N'empêche que tu dois préparer ton fils recevoir son héritage.

FERNANDE. — Quel héritage, Jules ?

JULES. — Le Zambo, pardi !... Josyane, as des devoirs envers ce moutard qui ne so pas ceux d'une mère ordinaire.

JOSYANE. — Oui, dans un sens, évidemmer mais d'un autre côté...

JULES. — Il n'est pas comme les autres. ne sera jamais comme les autres.

FERNANDE. — Pauvre petit chou !

JULES. — Et toi non plus, tu n'es pas comm les autres, Josyane. Tu ne peux plus redeven comme les autres.

JOSYANE. — C'est vrai que mon nom se peut-être un jour dans le Petit Larousse...

JULES. — Et ton fils sera fier de lire que reine Josyane fut faible et de mauvais conseil

JOSYANE. — Il est formidable, papa Comment voulez-vous qu'on me prenne a sérieux, habitant une chambre au sixième allant chaque matin taper à la machine... ?

JULES. — Quand on est reine, madame, c'e pour la vie.

JOSYANE. — Alors, quand je prendrai métro, anonyme et perdue dans la foule d ouvriers, des petits employés et des bureau crates, je serai quand même une reine...?

JULES. — Parfaitement. Si tu y crois vra ment, les autres y croiront. Ton mari a bie des fidèles, là-bas ?

JOSYANE. — Zofar ? On l'adorait jusqu mon arrivée !

JULES. — Une propagande bien faite, que ques agitateurs répartis dans les bistros Kandaar... c'est comme ça qu'on fait l révolutions !

FERNANDE. — Mon Dieu, Jules, tu m'effraye

JULES. — Je m'y connais, tu penses !

YANE. — Oh là là ! Dans quoi je m'em-
e encore !
ES. — D'un autre côté, tu m'as bien dit
y avait des sujets du Zambo à Paris ?
YANE. — Trois ou quatre. Un portier,
udiant, et un autre qui sert le café en
me dans un grand restaurant...
ES. — Dès demain, va les voir. Gagne-
ta cause. Ça fera boule de neige.
RNANDE. — En tout cas, l'immeuble est
toi, ma petite Josyane.
ES. — Et toute l'Ile !
YANE, *déterminée.* — ... Passe-moi le
e héritier, maman.
ES. — Enfin je te retrouve, Josyane. Une
Bœuf !
RNANDE, *elle porte le bébé à Josyane.* —
pas tout à fait fini son lolo.
YANE, *se redressant, le bébé sur les bras.*
erci, papa, de m'avoir rappelée à l'ordre.
eu une faiblesse... je n'en aurai plus. Je
leur prouver à tous que dans l'infortune
dversité, je peux quand même être une
! *(Changeant de ton brusquement :)* Dis
maman, tu as remarqué ?
RNANDE. — Quoi donc ?
YANE. — Les renards d'Huguette. C'est
pin !
Fernande reprend le bébé des bras de Josyane et va le poser sur le lit. Entrée de Mme Alice.
me ALICE. — Alors, ma pauvre Josyane, on
ans la maison que vous avez perdu votre
e...?
SYANE. — Plaît-il, madame Alice ?
me ALICE. — On peut se donner la main !
e que moi aussi...
RNANDE. — Allons bon, madame Alice,
st-ce que vous leur avez fait à vos Amé-
ns, pour qu'ils vous mettent à la porte ?
me ALICE. — Non mais des fois, madame
f...! Ils ne me mettent pas du tout à la
e ! Ils rentrent en Amérique !... Moi qui
plaisais tant chez eux...!
RNANDE. — Alors il va falloir que je vous
che une autre place !
me ALICE. — Sur quoi je vais tomber
re ! Les Français, c'est miteux ! Ça ne
pas !... et quand ils vous donnent des
es, on est bien obligé de les comprendre !
chewing-gum ?
Elle en mâche un elle-même. Mme Raymondi fait irruption dans la loge en peignoir, un chapeau sur la tête et une valise à la main.
me RAYMONDI. — Je ne resterai pas une
ute de plus dans cette maison !
RNANDE. — Encore des drames, madame
mondi ?
me RAYMONDI. — Je retourne chez maman
jon en attendant mon divorce.
SYANE. — Plutôt que d'aller à Dijon,
ame Raymondi, voulez-vous être ma
nière dame d'honneur ?

Mme RAYMONDI. — Vous m'emmenez au Zambo, Majesté ?

JOSYANE. — Vous y êtes, madame Raymondi ! Dans cette loge, vous foulez le sol du Zambo — du Zambo libre.

Mme RAYMONDI. — Pas possible ?

Mme ALICE. — Eh bien, voyez-vous, madame Bœuf, c'est la première fois que je mets les pieds à l'étranger ! Tout arrive...

JOSYANE. — Je suis en exil, comme la plupart de mes collègues !

Mme ALICE. — On ne peut pas ouvrir les journaux : c'en est plein des rois et des reines qu'on débarque !

JOSYANE. — Hélas, madame Alice !

Mme RAYMONDI. — Ne soyez pas triste, Josyane. C'est le filon !

JOSYANE. — Le filon ?...

Mme RAYMONDI. — D'abord, on va vous habiller à l'œil dans les grandes maisons de couture.

JOSYANE. — Vous croyez ?

Mme RAYMONDI. — Et puis dans les boîtes de nuit, vous ne paierez jamais... il y va de votre prestige !

JOSYANE. — Je signerai !

Mme RAYMONDI. — Et Zofar ! — Oh ! pardon, le roi — est-ce qu'il joue au baccara ?

JOSYANE. — Je l'ignore. Pourquoi ?

Mme RAYMONDI. — Pour aller jouer à Deauville !

JOSYANE. — Il apprendra !... Quant à nous, nous avons décidé d'écrire nos Mémoires.

JULES. — Qui ça, nous ?

JOSYANE. — Nous : Josyane !

Mme RAYMONDI. — Il faudra les vendre très cher à un grand quotidien.

FERNANDE. — J'ai gardé tes lettres. Elles pourront toujours servir pour la documentation !

JOSYANE. — Un chambellan ! Il me faut un grand chambellan !

JULES. — Ça, à la rigueur, tu pourrais peut-être t'en passer...

JOSYANE. — Ah ! pas de demi-mesure ! Il est indispensable de se conformer à une certaine étiquette si tu veux que je garde ma position ! *(Elle appelle par la cour :)* Hep ! Monsieur Raymondi !

Mme RAYMONDI. — Pourquoi pas Hubert plutôt ?

JOSYANE. — Votre mari a beaucoup plus le physique de l'emploi.

Mme RAYMONDI. — C'est vrai qu'il fait distingué.

Mme ALICE. — Et moi alors ?...

JOSYANE. — Deuxième dame d'honneur !

Mme ALICE. — Deuxième, ce n'est pas première !... Combien c'est que vous me paierez de l'heure ?

FERNANDE. — Quoi ? Elle réclame un titre et elle veut qu'on lui donne de l'argent par dessus le marché ! Vous ne manquez pas d'aplomb, madame Alice !

Mme RAYMONDI. — C'est honorifique, bêtasse !

JOSYANE. — Et puis je ne tiendrai vraiment ma cour que le dimanche après-midi. Le reste du temps, je vous autorise à faire des ménages.

Mme ALICE. — Bon, alors je veux bien, Josyane.

JULES, *la reprenant.* — Majesté !

Mme ALICE, *elle répète.* — Majesté !

Entrée de M. Raymondi.

M. RAYMONDI, *penaud.* — Tu es là, Germaine ?

Mme RAYMONDI. — Je ne te cause pas. C'est la reine qui t'a appelé.

JOSYANE. — Acceptez-vous d'être mon grand Chambellan, monsieur Raymondi ?

M. RAYMONDI. — Hein ?... Moi, je veux tout ce qu'on veut à condition que Germaine remonte faire cuire le dîner !

Mme RAYMONDI. — Et la potiche de maman, vandale ?

M. RAYMONDI. — J'ai ramassé les morceaux ! On la recollera.

Mme RAYMONDI. — Je me dévoue au service de la reine. Tiens !

Elle lui tend sa main à baiser.

JOSYANE. — Bon ! Un grand Chambellan, deux dames d'honneur... ma cour est constituée, enfin grosso modo. Maintenant, il va falloir former le gouvernement et nous faire représenter aux Nations Unies. Mais ça, c'est l'affaire du Roi.

FERNANDE, *les yeux au ciel.* — La voilà repartie ! Qu'est-ce que tu as fait là, Jules !

JULES. — De l'Histoire, madame Bœuf, avec un grand H !

Mme Lefèvre apparaît dans la loge suivie d'Huguette et de Lucien.

Mme LEFÈVRE. — Mes enfants m'emmènent au restaurant. Croyez-vous, ce qu'ils sont gentils pour moi, ce qu'ils me gâtent !... Et après le dîner nous allons au catch !

HUGUETTE. — Votre mari n'est pas encore là, Josyane ?

LUCIEN. — On voulait vous proposer de venir avec nous. Parce que vraiment, c'est trop triste cette première soirée à Paris !

Mme LEFÈVRE. — Et puis comme ça, on l'aurait enfin vu, votre mari ! Depuis le temps que j'en entends parler !

LUCIEN. — C'est moi qui invite, bien entendu !

HUGUETTE. — Vous savez, Josyane, que Lucien vient de réfléchir à une situation pour votre mari, et il a quelque chose à vous proposer.

LUCIEN. — Non, vraiment... je n'ose pas.

HUGUETTE. — Mais voyons, Lucien, puisque cela rend service à Josyane...

LUCIEN. — Oh ! ce n'est pas brillant...

Mme LEFÈVRE. — Hélas, quand il faut manger...

LUCIEN. — J'aurais besoin d'un gars pour laver les voitures. Gardien de nuit, c Celui que j'ai n'y arrive plus tout seul.

Mme LEFÈVRE. — Evidemment mon ge ne pourra pas le déclarer à la Séc sociale...

HUGUETTE. — Et dites-moi, ma p Josyane, si vous aviez besoin d'une robe ch ou d'une paire de chaussures, surtout sitez pas à me le demander. Je jettera coup d'œil dans mes placards. Il y a affaires que je ne porte plus et qui encore en très bon état...

Mme LEFÈVRE. — Huguette a un cœur c

HUGUETTE. — Mais voyons, c'est la moi des choses, quand on a des amis dan pétrin !

On entend dehors des acclamations.

CRIS DE LA FOULE. — Le voilà !... C'est l C'est le Roi !...

Mme LEFÈVRE. — Vous entendez ? Qu passe-t-il dehors ?

JULES. — Ça doit être le Roi !

Cris de la foule.

LA FOULE. — Vive le Roi !... Vive le Zofar !... Où est la Reine ? Nous voulon Reine !

JOSYANE. — Oui, c'est le Roi. *(Elle redresse, altière.)* Il se peut que Zofar demain laver les voitures dans ton ga Lucien. Il se peut que vous ne voyiez en qu'un pauvre type chassé de son pays et un sou en poche. Mais je vous rappelle vous allez vous trouver en présence d personne royale et qu'en ces lieux, devrez toujours le traiter comme tel ! Atte qu'il vous parle. Pas de questions. Appel Sire, ou Majesté, à la troisième personne. dames d'honneur, en place ! *(Mme Raymon Mme Alice viennent se ranger de chaque de la reine.)* Mon grand Chambellan !...

Mme RAYMONDI. — Eh bien ! Biquet, c'es le grand Chambellan !

JOSYANE. — Ouvrez la porte et annon

Mme RAYMONDI. — Ouvre la porte et anno

M. Raymondi se dirige vers la porte ouvre et très digne, se tient de côté

HUGUETTE, *bas à Lucien.* — Tout ça pou futur laveur de voitures !

LUCIEN, *même jeu.* — Quand même, régné !

Mme LEFÈVRE, *même jeu, gênée, à Hugu et à Lucien.* — Alors qu'est-ce qu'on fait

JULES, *qui l'a entendue.* — La révéren

M. RAYMONDI, *annonce, solennel.* — Majesté le Roi Zofar !

Ces dames font la révérence, Huguett Mme Lefèvre à contre-cœur. Lu s'incline. Jules se met au garde-à-v Josyane s'avance lentement vers porte. Son visage s'illumine. Elle les bras.

JOSYANE. — Mon Roi !

RIDEAU

Jules Josyane Le Ministre Fernande

Jules Le Ministre Josyane Fernande
Le Chef du protocole

LE MINISTRE. — *Sans doute l'ambassade de quelque puissance étrangère... à qui le caviar ne coûte pas cher !* (Acte II.)

JOSYANE. — *Allons, messieurs... à l'Elysée !* (Acte II.)

JOSYANE. — *Eh bien ! Il n'y a pas de quoi ouvrir des yeux comme des soucoupes ! Je porte mon costume national, tout simplement !* (Acte III.)

JOSYANE. — *...J'ai décidé que mon fils serait docteur ou avocat.* (Acte III.)

LUCIEN. — *Mais alors... qu'est-ce que tu vas faire ?*
HUGUETTE. — *Les bureaux de placement, tu es drôle, Lucien !...* (Acte III.)

(Photographies Lipnitzki)

Josyane

Josyane Fernande

Lucien Huguette Josyane

"LA REINE BLANCHE" DEVANT LA CRITIQ

CE serait rendre un bien méchant service à tous ces gens qui nous ont fait passer une gentille, agréable et même assez charmante soirée, que de raconter la comédie qu'ils ont jouée. Car, pour la raconter, je serais obligé de vous dévoiler la plupart des surprises que nous ménage le déroulement de l'intrigue, et une partie de votre plaisir s'évanouirait à la représentation. Je ne le veux pas.

Sachez seulement qu'il s'agit d'une pièce... en blanc et noir et dans laquelle une blanche vaut un noir ; que la partie se joue dans l'île Saint-Louis : noble quartier s'il en fût. Tout à côté de la rue Boutarel. Et dans une loge. La femme est concierge. Le mari, gardien de la paix. Et la fille... jeune et jolie. Elle rêve du prince charmant. Il viendra. Ce sera quelque chose comme le Prince Noir...

La Reine Blanche pouvait être une sombre histoire. C'est presque un conte de fées. Amour, humour, esprit, mots drôles sont de la fête. Les situations sont bien amenées, bien exploitées. Et dénouées avec bonne grâce et légèreté. Beaucoup de facilité apparente : ce qui tendrait à prouver que cette fois-ci, Pierre Barillet et Jean-Pierre Gredy ont sérieusement travaillé leur affaire. Aussi, à part quelques longueurs au début du premier acte, il n'existe guère de temps morts. Les traits portent. Aucune fusée ne fait long feu.

Si je ne me trompe (et je souhaite de ne point me tromper) en voilà pour des mois et des mois de rire. D'un rire dont nul ne saurait avoir honte.

J.-J. GAUTIER.
dans *Le Figaro*.

JE puis recommander en toute tranquillité *La Reine Blanche* à quiconque. Il faudrait être triplement bardé de suffisance intellectuelle pour ne pas prendre le plus vif et le plus innocent plaisir aux trois actes de MM. Barillet et Gredy. Ils se déroulent dans une loge de concierges de l'Ile Saint-Louis.

Je ne vous conte pas la suite, qui est d'une drôlerie irrésistible. On suit la pièce de bout en bout avec allégresse. Ce n'est rien que *La Reine Blanche*, j'y consens : mais ce rien n'était pas à la portée de tout le monde. Si je cherche ce que j'y vois de meilleur à louer, et qui me touche au delà de la pièce elle-même, je dirai que c'est la gentillesse d'esprit des auteurs. Il n'y a pas seulement dans *La Reine Blanche* une situation piquante, des rappels d'actualité exploités dans la bonne humeur, des scènes filées sans l'ombre d'une grossièreté, avec un métier sûr. Il y a l'évocation de tout un petit monde, car les locataires de l'immeuble défilent chez la concierge et chacun a son type. C'est du « populisme » sans prétention, caricatural, avec une gaîté juste et qui n'est pas méchante. MM. Barillet et Gredy ont de l'observation, et je parierais qu'ils éprouvent quelque tendresse pour leurs personnages. Voilà une réussite parfaite en son genre. Bravo !

FRANCIS AMBRIERE,
dans *Comœdia*.

QUEL embarras ! Comment dire le charme fragile de ce petit conte. Et sa fantaisie imperceptiblement laborieuse, mais heureuse et de bon aloi ? Ce n'est pas une grande comédie. C'est un bibelot, une fanfreluche ; mais on n'a pas un instant honte d'en rire ; et les pièces gaies d'aujourd'hui vous laissent rarement la conscience aussi pure...

Les deux auteurs, MM. Barillet et Gredy, ont déjà fondé leur réputation sur deux succès : *Ami-Ami* et *Le don d'Adèle*. Voilà une raison sociale qui monte et qui sera prospère. Quand retournerons-nous au théâtre Michel ?

Ce divertissement a pour décor une loge de concierge, à Paris, dans l'Ile Saint-Louis. En de pareils lieux, il est rare qu'on assiste à des féeries... Il est vrai que celle-ci, dans son vieux quartier, est incroyablement spacieuse, avec une jolie cuisine au fond ; elle est haute de plafond. Une loge miraculeuse. Le postulat le plus audacieux de la pièce...

Car ce n'est pas un pos
inacceptable, assurément, c
bon ménage Bœuf — M.
est agent de la circulatio
a le képi et le bâton b
personnage à la mode —
enfanté une enfant raviss
orgueilleuse, ambitieuse, h
un oiseau-poète... Il est à
surprenant qu'elle ait été
tisée par ces braves
Josyane. De l'influence
prénom sur la destinée...

ROBERT KEMP
dans *Le Mond*

LA *Reine Blanche*,
Barillet et Gredy
nent d'introniser au
chel, promet un règne de
indéfinie. Vous conterai-j
bout en bout cette fanta
histoire ? Non, le début s
ment, car je ne veux
déflorer l'aimable cascad
surprises que les auteurs
aménagées avec une bien h
gentillesse et qui nous a
passer une si plaisante so
.....

Comment cela tournera-t-
Allez-y voir, allez-y rire,
l'atmosphère la plus joy
et la plus saine en m
temps : rien d'équivoque
de bas. Une humeur b
enfant, une verve allègre
prétention, mais aussi sans
garité ; une excellente mis
scène, pleine de mouvement
Jean Meyer, et les plus ag
bles comédiens du monde,
mi lesquels, au premier r
Madeleine Suffel et C
Gérard, de pittoresques di
mais également savour
Germaine Risse et Raym
Cordy — et puis Parisys,
n'a jamais été plus plais
ment cocasse et dont ch
entrée nous a mis en joi
et, enfin, Jacqueline Gauth
malicieuse, fine, étincel
d'humour et de séduction,
rituelle et voluptueuse à
fois : un enchantement.

Quel dithyrambe pour
historiette, direz-vous ? C
que cette historiette a att
son but, qui était de r
divertir, et que ce n'est
mince entreprise, comme di
Molière, que de faire rire
« honnêtes gens ».

DUSSANE,
dans *Samedi-S*

Comité de Direction { Président : Vincent DELPUECH. Directeur : G. CAHEN-SALVADOR. Administrateur : S. QUILICI.

Fondateur
GEORGES OUD

Imprimerie MOULLOT - MARSEILLE — Dépôt légal 1er trimestre 1954